

N° 4 - SEPTEMBRE-OCTOBRE 2020

FRANCOPHONIES DU MONDE

REVUE DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS

**le français
dans
le monde**



DOSSIER **CRISE SANITAIRE** **RÉINVENTER LA PÉDAGOGIE**

FOCUS ACTU

Santé, science et médias
face à l'urgence

LIBRAIRIE

« Vents du Sud »
à Nouakchott

PÉDAGOGIE

10 sur 10 en Afrique,
le français par le théâtre

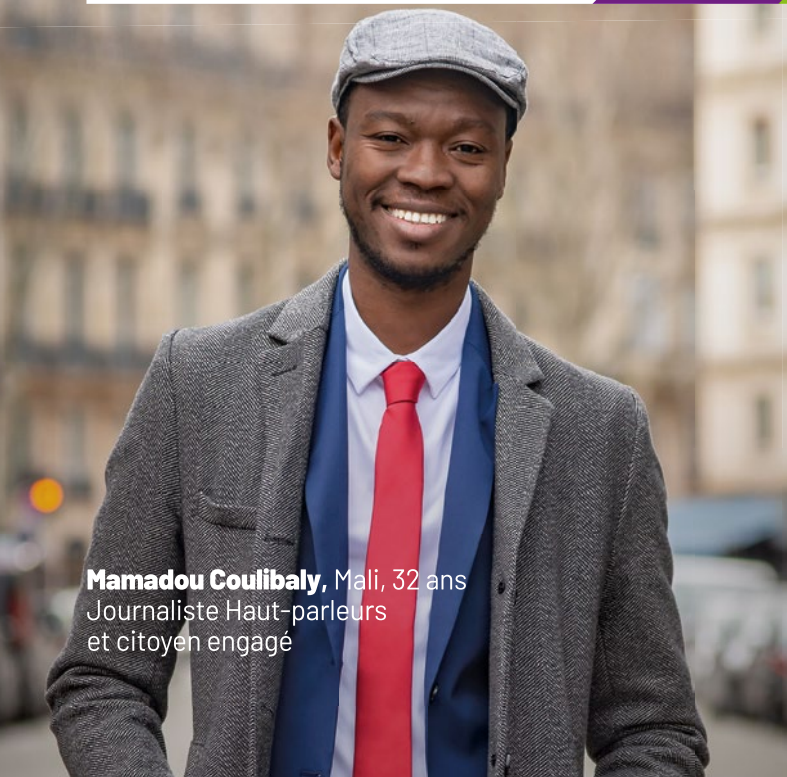


Aude Taligrot, France, 33 ans
Danseuse, entrepreneuse culturelle
et co-fondatrice de Zwazo



Astria Fataki, République
démocratique du Congo, 29 ans
Entrepreneuse sociale
Fondatrice d'Energy Generation
et de la Business & Energy School

Construisons ensemble la #Francophoniedelavenir



Mamadou Coulibaly, Mali, 32 ans
Journaliste Haut-parleurs
et citoyen engagé



Matina Razafimahefa,
Madagascar, 22 ans
Co-fondatrice et PDG de Sayna,
première école du digital à Madagascar



@OIFrancophonie
francophonie.org

ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie

20 MARS 1970 - 2020



ACTUALITÉ

Focus Actu

Santé, science et médias 2
Odile Gandon

À lire 4

Écouter, voir 6

Portrait

Naraa Dash, La Mongolie en français 8
Clément Balta

DOSSIER

Crise sanitaire

Réinventer la pédagogie

Présentation

Pédagogie en temps de crise 10
Baytir Kâ

Algérie

Télé-enseignement,
une expérience à parfaire 12
Abdel Kaaboub

Ressources

Une Francophonie éducative
et solidaire ! 13
Clément Balta

Sénégal

Quand la culture se mobilise 14
Abdoulaye Seck

Mauritanie

Un mot d'ordre : la riposte 16
Bios Diallo

La nécessité de la continuité 18
Bios Diallo

Économie

Risques sanitaires et
inquiétudes économiques 20
Pascal Petit

PASSERELLES

Théâtre

Harragas et compagnie 22
Dominique Mataillet

Cinéma

FFFMed,
une résidence pas comme les autres 23
Clément Balta

Ma librairie francophone 24

PÉDAGOGIE

Théâtre

Transmettre à Kinshasa 25
Jean-Pierre Han

10 SUR 10 en Afrique 26
Clément Balta

Fiches pédagogiques

Lecture de *La Peste*,
une préparation à la vie 28
Abdoulaye Seck

Interpréter une représentation graphique ... 30
Abdel Kaaboub

Découvrir et pratiquer l'acrostiche 32
Odile Gandon

Édito



Chères lectrices, chers lecteurs,

Ce numéro de *Francophonies du monde* fera date dans les annales de l'histoire de l'humanité marquée par la pandémie de Covid-19.

Il est évident que depuis plusieurs mois le monde s'est figé ; il est devenu statique, pétrifié même par ce bourreau invisible des temps modernes qui règne en maître

dans l'esprit comme dans le corps des hommes. Mais surtout, il a fait prendre conscience de la fragilité de l'existence et a révélé l'insouciance des hommes au début de la pandémie. Comme le dit Albert Camus : « *Les fléaux, en effet, sont une chose commune, mais on croit difficilement aux fléaux lorsqu'ils vous tombent sur la tête.* » D'où des conséquences désastreuses : les comportements ont littéralement changé, avec l'émergence d'une terminologie qui régit les rapports humains : « mesures barrière », « distanciation sociale »... Ainsi cette pandémie conduit-elle à une redéfinition du monde.

Cependant, loin d'annihiler le génie humain, cette pandémie a suscité des vocations, fouetté l'orgueil de l'homme confiné, et surtout amené à cogiter et à créer pour survivre. C'est pourquoi ce numéro se veut un miroir de différentes innovations socio-économiques, artistiques et pédagogiques de la part de pays, d'associations, d'individus qui refusent de laisser confiné l'esprit créatif. Donc un grand bravo à l'équipe de rédaction qui l'a enfanté dans la douleur !

Bonne lecture à toutes et à tous !

Baytir Kâ, président de l'APFA-OI

ABONNEZ-VOUS !

FRANCOPHONIES
DU MONDE **le français
dans le monde**

☐ Abonnement NUMÉRIQUE 1 an :

49 euros
(6 numéros en format pdf du
Français dans le monde
+ 3 *Francophonies du monde*
au format pdf
+ espace abonné en ligne)

☐ Abonnement PREMIUM 1 an :

88 euros
(6 numéros du
Français dans le monde
+ 3 *Francophonies du monde*
+ espace abonné en ligne)

☐ Abonnement INTÉGRAL 1 an :

99 euros
(6 numéros du
Français dans le monde
+ 3 *Francophonies du monde*
+ 2 *Recherches et Applications*
+ espace abonné en ligne)

Plus de détails sur :
www.fdlm.org/sabonner/

Les frais d'envoi sont inclus dans
tous les tarifs (France et étranger).

POUR TOUT RENSEIGNEMENT, CONTACTEZ-NOUS !

+33 (0)1 40 94 22 22 • fdlm@cometcom.fr / sferrand@fdlm.org

Francophonies du monde n° 4

Supplément au n° 430 du *Français dans le monde*
(numéro de commission paritaire : 0417T81661)

Directeur de la publication : JEAN-MARC DEFAYS - FIPF
Directeur de la rédaction : SÉBASTIEN LANGEVIN
Rédactrice en chef : ODILE GANDON
Relations commerciales : SOPHIE FERRAND
Maquette et secrétariat de rédaction : CLÉMENT BALTA

Photo de couverture : © Shutterstock

© CLE international 2020



Revue de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF), réalisée avec le soutien de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) et la collaboration de l'Association des professeurs de français d'Afrique et de l'Océan Indien (APFA-OI)

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE - 92, avenue de France - 75013 Paris
Rédaction : +33 (0)1 72 36 30 71 - www.fdlm.org cbalta@fdlm.org
Abonnements : +33 (0)1 40 94 22 22 - Fax : +33 (0)1 40 94 22 32
FIPF - Tél. : +33 (0)1 46 26 53 16 - www.fipf.org secretariat@fipf.org

fdlm@fdlm.org - www.fdlm.org, onglet « Suppléments »



SANTÉ, SCIENCE ET MÉDIAS

La crise sanitaire mondiale a suscité dans les populations un désir de comprendre une situation inédite. Et provoqué une exigence d'information, fort compréhensible. Mais à l'inquiétude et aux interrogations, les réponses apportées par les médias ont été souvent chaotiques, d'autant que les critères et le rythme de la recherche scientifique ne coïncident pas toujours à la nécessité urgente de décider et d'agir.



© Adobe Stock

Origine du virus ? Ampleur de la contamination ? Stratégie de prévention pour y faire face ? Espoir d'un vaccin ? Efficacité de tel ou tel médicament ? Enjeux du déconfinement ? Dès le début de la pandémie, les questions ont été multiples et le sont encore. Les médias s'en sont fait l'écho, mais souvent dans une cacophonie qui trouble les repères.

Urgence d'informer... dans l'urgence

Sur le plan de l'information, les paramètres en jeu sont nombreux et complexes, et sur fond d'urgence. D'abord, il fallait se faire l'écho de la mise en œuvre, par les responsables politiques, des nécessaires mesures de protection de la santé des populations. Et, pour ce faire, rendre compte des réalités sanitaires dans les différents pays et s'appuyer sur l'expertise médicale. Ensuite, se faire le relais des différents avis, politiques et médicaux, qui se sont multipliés au fur et à mesure qu'on a perçu le caractère inédit d'une « grippette » qui se métamorphosait en épidémie létale, avec son lot de souffrances et de morts.

Or cette urgence dans l'information a trop souvent provoqué de véritables dégâts. Il est aujourd'hui reconnu que même les « points santé » institutionnels (déclarations journalistiques des responsables politiques, avis d'experts reconnus) ont été, pour le public, généralement anxiogènes. Si elles ont soif d'informations, les populations ont d'abord besoin de certitudes. Un trop-plein d'informations, en particulier discordantes, représente une source de stress en période d'épidémie. Et quand analyses et opinions s'entrechoquent, on voit très vite se développer, notamment à travers certains médias, infox et théories complotistes.

Infos et infox

Ainsi, la cacophonie des points de vue et des avis, quand ce n'est pas celle des décisions contradictoires, n'a fait bien souvent qu'amplifier la peur du virus et empêcher la réflexion rationnelle sur les façons d'agir. Générant même une véritable crise de confiance notamment dans l'approche scientifique... D'où, et c'est là sans doute le plus grave, la multiplication des infox de tout bord, notamment par le biais des réseaux sociaux. Ces derniers surfant allègrement sur les peurs et les croyances les plus infondées.

Internet, à cet égard, a encore une fois fait la preuve de sa double capacité : à la fois vecteur du n'importe quoi (soins miracle, désignation de boucs émissaires, rumeurs diverses et variées), mais aussi, par le biais d'association d'informateurs vertueux (journalistes, associations ou institutions), correcteur de fausses nouvelles et dispensateurs d'informations fiables.

Une autre épidémie ?

On a pu dire que la pandémie de Covid-19 s'est trouvée ainsi doublée par une véritable « épidémie d'infox », que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a désignée par le terme d'« infodémie ». Sandra Busin, porte-parole de l'Unicef pour l'Afrique occidentale et centrale, avoue un combat difficile : « *Le monde numérique nous permet de toucher beaucoup de gens. C'est justement ça qui est dangereux, car cela donne à d'autres la possibilité de semer la panique sur les réseaux sociaux* ⁽¹⁾. » L'Unicef, dont le nom même a servi parfois à répandre des infox nuisibles, a cherché par des tweets et des vidéos à démonter les rumeurs, et a mis en place en Côte d'Ivoire un centre d'informations vérifiées et utilisables pour la prévention ou le traitement.



Des milliers d'articles ont été publiés, les émissions de radio ou de télévision se sont multipliées, autour d'experts pas toujours motivés par l'exigence de vérité. Et trop souvent dans l'urgence »

fournies dans la précipitation et sous la pression chaotique d'intérêts contradictoires, à commencer par celle d'une demande sociale légitime que « ça marche ».

Or le temps de la recherche face à un virus inconnu n'est pas celui de l'urgence de soigner. D'où, quand surgissent des feuillets « scientifiques » à rebondissements comme celui de l'hydroxychloroquine, un climat médiatique délétère qui plonge le public dans des doutes générateurs d'inquiétude. Créant qui plus est, à l'égard de la science, une méfiance obscurantiste, souvent entretenue par la rumeur. Le danger n'est en fait pas l'incertitude de la recherche, normale et nécessaire, mais l'exhibition de ces incertitudes à coups d'affirmations péremptoires. Les médias ont là un rôle essentiel de modérateurs à jouer. Et non celui de bateleurs publicitaires pour tel ou tel !

Ce qui a sans doute manqué, durant ces quelques mois d'une expérience difficile et inédite, c'est sans doute le souci d'une harmonisation de la communication, qui à la fois puisse répondre à la demande sociale d'information et bien marquer la différence entre une science qui cherche (c'est sa nature propre) et les décisions à prendre pour soigner, aider, rassurer. Hors querelle d'ego et intérêts politiques ou économiques immédiats. Un défi impossible ? Mais c'est celui de l'avenir pour tous. ■

1. Article du Spiegel, in *Courrier international*, n° 1537, avril 2020.
2. Voir par exemple le site de l'OMS (<https://www.who.int/fr>) ou celui du Centre de contrôle et de prévention des maladies de l'Union africaine (AfricaCDC, <https://africacdc.org>).
3. Avec un site francophone : <https://fr.africacheck.org/>
4. Gérald Bronner est spécialiste des croyances collectives. Il était l'invité d'une émission sur la chaîne radio France Culture le 9 juin 2020, autour du thème « Parole scientifique et sphère publique ».



▲ Dans le cadre d'une opération « Solidarité Covid-19 - La Francophonie se mobilise », le site de l'OIF relaie le projet « Africa Check » (version francophone) sur la pandémie.

De même, la consultation des sites institutionnels nationaux ou internationaux est un recours utile et profitable pour le public comme pour les responsables d'information⁽²⁾. Par ailleurs, des associations et des organisations non gouvernementales se sont mobilisées de façon responsable pour accompagner le grand public dans la jungle des infos. Un exemple parmi d'autres : Africa Check, organisation sud-africaine, dont le site⁽³⁾ se charge en continu de démonter les fausses nouvelles qui circulent sur le continent, a développé une messagerie sur WhatsApp pour recueillir les informations à vérifier. David Ajikobi, journaliste nigérian et membre actif d'Africa Check, a organisé des ateliers pour les journalistes et les travailleurs sociaux, qui s'y forment à mettre en question les informations et à aider le public à partir de données dûment vérifiées.

Les incertitudes de la recherche

Au sein de la communauté scientifique, on a assisté à une sorte d'« hystérie des publications », selon l'expression du sociologue Gérald Bronner⁽⁴⁾ : des milliers d'articles ont été publiés, les émissions de radio ou de télévision se sont multipliées, autour d'experts pas toujours motivés par l'exigence de vérité. Et, comme nous l'avons déjà souligné, trop souvent dans l'urgence. Une urgence où interviennent des enjeux qui ne sont pas toujours avouables, dont notamment la rivalité entre équipes, plus souvent à l'œuvre que la coopération. Sans parler des intérêts économiques des laboratoires pharmaceutiques. Difficile pour un journaliste qui, sans être lui-même un expert, est chargé de diffuser l'information auprès du public, de démêler les éléments fiables et vérifiés de données

DOCUMENTAIRE

CLOË, DIANE, FIFI ET LES AUTRES...



Arno Bertina, *L'Âge de la première passe*, Verticales

Sans équivoque et sans fards, *L'Âge de la première passe*, d'Arno Bertina, aborde la réalité de la prostitution. Celle des très jeunes filles rencontrées dans les rues de Pointe-Noire et Brazzaville, au Congo, alors que l'auteur accompagnait l'ONG ASI (Actions

Solidarité Internationale). Ni essai ni roman, mais récit à la première personne, résolument subjectif, d'un écrivain qui tente de rendre compte d'autres vies que la sienne. Passé le côté abrupt du titre, le livre entraîne le lecteur par son empathie et son humanité évidentes. « *Décrire ce que l'on voit en s'absentant de commenter autant que faire se peut* », telle est l'intention formulée par l'auteur. L'atelier d'écriture qui lui est confié lui permet d'accéder aux histoires souvent tragiques de ces mineures et surtout, de leur donner la parole. « *Mon rôle, précise-t-il : les aider à éclater, par l'écriture, ces concrétions qui phagocytent et paralysent l'image qu'elles ont d'elles-mêmes.* » Témoignant de cette expérience avec authenticité et sensibilité, Arno Bertina tente d'échapper à la tentation « universaliste » qui « *voit de l'humain partout, mais jamais la culture, l'histoire, la question sociale.* » Ce qui le frappe de prime abord, c'est la « double peine » vécue par ces jeunes filles, mères parfois à treize ou quatorze ans. « *J'imaginai la prostitution être leur drame, mais elles ne parlent que de leurs parents* », écrit-il. Rapportant plus loin ce que note l'une d'entre elles : au Congo, « *les parents sont les dieux de notre terre* ». Dès lors, souligne-t-il, « *l'abandon par [s]es parents n'est plus seulement un gouffre humain, affectif, c'est aussi une brûlure métaphysique.* » Vraie réflexion sur le rapport à l'altérité et sur la relation d'aide, *L'Âge de la première passe* pointe une autre sorte d'écoute, celle de l'utilisation de la langue dans ce pays d'Afrique francophone... « *Il y a eu très souvent, rapporte l'auteur, un abîme entre le ton, l'humeur, l'amplitude des gestes accompagnant leurs mots, selon que les filles parlaient en lingala ou en français.* » ■ S. P.

ENTRETIEN

« PROPOSER UNE ALTERNATIVE À LA HAINE »

Écrivain et professeur de littérature anglaise à Vancouver (Canada), **David Chariandy** a présenté à Paris *Il est temps que je te dise*, un opus contre le racisme percutant et délicat, publié en français aux éditions Zoé.

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE PATOIS



© Joy van Tiedemann

Pour quelle raison avez-vous composé ce livre comme une lettre ouverte adressée à votre fille ?

En 2017, ma fille a eu 13 ans et l'élection récente de Trump soulevait la question de la haine politique. J'ai voulu à travers ce livre proposer une alternative à la haine en lui adressant des mots qui permettent de faire face. Ce n'est pas une polémique contre le racisme, l'histoire est faite de questions. C'est le récit de mes espoirs et de mes échecs. J'ai voulu partager avec elle le travail de mon âme, ce n'est pas une leçon donnée à qui que ce soit. Dans la forme, j'ai été inspiré évidemment par *La prochaine fois, le feu*, livre de James Baldwin adressé à son neveu et qui traite des problématiques du racisme.

Est-ce important pour vous que cette œuvre soit traduite et publiée en France ?

Oui, absolument. Le français est une langue de littérature et de philosophie prestigieuses ! Je lis beaucoup d'auteurs français. Le français est aussi la langue de poètes et de penseurs qui ont lutté contre le racisme : je pense à Frantz Fanon, Patrick Chamoiseau, Édouard Glissant... Donc, oui pour moi c'est très important ! Comme mes deux premiers livres (*Soucougnant*, 2012 ; *33 tours*, 2018 ; tous deux édités chez Zoé), *Il est temps que je te dise* a été traduit par Christine Raguet. Elle enseigne la traduction à la Sorbonne, je l'estime beaucoup. Je suis très honoré de son travail et de sa fidélité à mon égard.

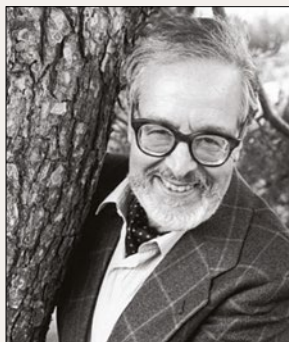
Quelle est votre relation personnelle à la langue française ?

Malheureusement et pour des raisons compliquées, je n'ai pas pu étudier le français à l'école et je trouve cela vraiment dommage. Parce que comme je l'ai dit, je suis canadien et le français est la deuxième langue officielle de mon pays. Ma femme, originaire du Canada français, est bilingue. Mon attachement au français est tel que j'ai d'ailleurs envoyé mes enfants étudier à l'école française dans leurs premières années. J'ai moi-même des origines françaises par ma mère. Son nom de jeune fille était Colette Foissard, elle était de l'île de La Trinité et comme beaucoup de gens des Caraïbes, sa famille venait de la Martinique. Mon premier roman, *Soucougnant*, y fait référence. ■



David Chariandy, *Il est temps que je te dise*. Lettre à ma fille sur le racisme, Zoé

HOMMAGE À ALBERT MEMMI



Français d'origine tunisienne, l'écrivain Albert Memmi est mort le 22 mai à Paris, à l'âge de 99 ans. Chercheur, enseignant, essayiste et acteur des aventures tiers-mondistes, Albert Memmi a marqué plusieurs générations par ses écrits sur la décolonisation et le racisme, notamment *Portrait du décolonisé arabo-musulman et quelques autres*, publié chez Gallimard en 2004 et au sujet duquel je me suis entretenu avec lui pour *Jeune Afrique*. Qui a oublié ses livres ?

La Statue de sel, préfacé par Albert Camus ou son *Portrait du colonisateur*, qui précédait le *Portrait du colonisé*, préfacé cette fois par Jean-Paul Sartre et, pour la version anglaise, par la Sud-Africaine Nadine Gordimer ? J'ai eu la chance d'être introduit chez cet intellectuel exceptionnel par les aînés, l'historienne Sophie Bessis et le sociologue Jean-Pierre Ndiaye, en 1998. Depuis, je lui ai régulièrement rendu visite chez lui, dans le quartier du Marais à Paris. J'écoutais sans me lasser sa sagesse et ses mots qui résonnent encore en moi : « Bios, on te dira, reprochera, toujours quelque chose. [...] Et l'accusation de racisme fait partie de nous, autant qu'on la subit. L'essentiel est que, si tu es convaincu de ne pas être raciste, ne te préoccupe pas de ce que pensent les autres », me confiait-il un jour au pied de son immeuble. À ma question : « Êtes-vous juif, arabe, tunisien ou français ? », sa réponse a été : « Je n'ai pas sollicité l'Histoire qui m'a posé dans son vent. [...] J'ai fait l'expérience de la xénophobie. Mais je n'ai jamais baissé les bras. Ce qui a forgé mon caractère de rebelle. Et fait de moi un observateur attentif de ma société. » Un rebelle lucide, juste et pleinement humaniste. Un « nomade immobile », pour reprendre un autre de ses titres célèbres, et jamais dominé ! ■ Bios Diallo

SALAH STÉTIÉ, LE « POÈTE MIGRATEUR »



Né en 1929 à Beyrouth, alors sous mandat français, le diplomate et poète libanais a rejoint sa dernière demeure. Celui qu'on surnommait « le poète migrateur » est mort à Paris le 19 mai. Il aura su au fil d'une œuvre foisonnante (grand prix de la Francophonie de l'Académie française) mais aussi par ses différentes fonctions – directeur du grand quotidien *L'Orient*, ambassadeur aux Pays-Bas et au Maroc ou délégué permanent du Liban auprès de l'Unesco – créer des passerelles entre les deux rives de la Méditerranée, entre culture chrétienne et musulmane, entre langue arabe et langue française, celle qu'il a choisie comme langue d'écriture. Ancien élève à la Sorbonne, ami d'écrivains comme Pierre Jean Jouve, Jules Supervielle ou Yves Bonnefoy, Salah Stétié avait publié ses mémoires en 2014, sous le titre *L'Extravagance*, qui commençaient par ses mots : « Un écrivain confie sa vie à son œuvre. » ■ Clément Balta

LA DESSAINTES FAMILLE...



Gaëlle Bélem, *Un monstre est là, derrière la porte*, Gallimard, coll. Continents noirs

« C'est comme ça un point c'est tout » : phrase totem ou formule diabolique ? L'incipit d'*Un monstre est là, derrière la porte* plonge avec force dans l'emprise parentale et ses injonctions primaires. Dans un style plein de malice, palpable dès le titre, Gaëlle Bélem capte l'attention du lecteur. Le premier roman de cette jeune Réunionnaise se déroule intégralement sur son île natale, loin d'une image de carte postale. Elle décrit – autant qu'elle décrit – la maltraitance d'une enfance négligée. « Ici commence donc mon

histoire autant que ma chute », confie d'emblée la narratrice, avant d'ajouter : « La guerre était déclarée et je comptais bien la gagner. »

Héritant de parents défaillants, la jeune Dessaintes va devoir louvoyer pour imposer son existence et faire entendre sa voix (et sa vocation d'écrivaine...). Cette famille de travers a néanmoins un don, celui de fournir d'excellents conteurs. Et l'autrice de nous le prouver dans cette fiction truculente où elle croque personnages et situations cocasses avec un féroce talent. « Tout commença un soir de 1981 lorsque dans la ville de Sainte-Marie, au nord de l'île, deux jeunes gens eurent le malheur de se rencontrer. »

Le ton est donné. S'il s'agit bien d'un conte, les sorcières ont chassé les fées, et sous la fable et l'humour décapant perce un désespoir. En atteste la description du mariage désastreux des parents, une triste noce qui annonce déjà le pire... Grâce à un rythme soutenu et une langue fleurie de mots et d'expressions typiques (dont un glossaire permet de saisir la richesse), le récit a beau décrire tristesse et détresse, il garde une ligne de légèreté. Derrière la porte se cache sans doute un monstre, mais le roman permet de lui échapper. ■ Sophie Patois

DISPARITION

LE BAL EST FINI ?

Victime de la pandémie de coronavirus, l'immense musicien Manu Dibango est mort le 23 mars. En pleine période de confinement, le deuil a néanmoins touché le monde entier, privé de ce « Papi Groove » bien-aimé, qui, des décennies durant, avait enchanté son public d'un bout à l'autre de la planète. Et rencontré, charmé et associé à son « bal planétaire », comme il disait, des musiciens de tous les continents. Saxophoniste de génie – mais jouant du piano, de l'orgue, de la guitare ou de la mandoline –, chanteur inimitable, il a inventé un genre bien à lui, sorte de potion magique où s'allient le jazz, la musique traditionnelle africaine, le rhythm and blues, le reggae, la pop music et le hip-hop...

Le roi du « Soul Makossa »

Né en 1933 à Douala, Manu, qui a appris à chanter avec la chorale que dirige sa mère, part en France en 1947 pour finir ses études. Mais c'est la découverte du jazz – auquel l'initie Francis Bebey –, du saxo et bientôt la création d'un groupe avec lequel il part en tournée, en France, à Bruxelles, puis en Afrique, avec des musiciens congolais rencontrés lors des négociations de l'indépendance du Congo belge. C'est le début des enregistrements et du succès, le point d'orgue étant le fameux *Soul Makossa*, en 1972, qui lui vaut une tournée triomphale aux États-Unis...

Manu Dibango a joué *Indépendance Cha Cha* avec Grand Kallé dans les années 1960, a accompagné le rocker Dick River, a dirigé l'orchestre de Nino Ferrer et participé à de nombreuses émissions de télévision. De 1975 à 1979, il était à la tête de l'orchestre de la radio-télévision ivoirienne. Il a enregistré avec

des musiciens nigériens, jamaïcains, français, congolais, a participé au concert « Libérez Mandela », a ouvert des boîtes de nuit, créé des festivals, accompagné Serge Gainsbourg, fait la musique du film *Kirikou*, reçu la médaille des Arts et des Lettres, puis de la Légion d'honneur, fait un album en hommage à Sidney Bechet et un autre à la musique africaine, *Wakafrica*, reprise des plus grands tubes du continent. Il a, enfin, associé tous les ténors de la chanson africaine : Youssou N'Dour, Salif Keita, Papa Wemba, Angélique Kidjo... Une vie de « citoyen du monde », celle du maître du « bal planétaire » ? Oui, certes, mais, à l'indépendance du Cameroun, Manu Dibango avait choisi de rester... camerounais.

L'enchanteur est parti, mais le bal continue ! *Soul Makossa* pour l'éternité ! ■ **Odile Gandon**



▲ Manu Dibango, au Festival des continents à Querqueville (Manche), en 2018.

À lire : Emmanuel Dibango, *Trois kilos de café : Autobiographie*, éd. Lieu Commun, 1989.

ADIEU À SARAH MALDOROR



Grande figure du cinéma francophone et militante engagée, Sarah Maldoror a été victime de la pandémie de Covid-19. Née en 1929, d'un père guadeloupéen et d'une mère géroise, elle apprit son métier à Moscou.

Reconnue aujourd'hui comme pionnière du cinéma panafricain, elle a filmé les guerres de décolonisation, notamment en Angola, en Guinée-Bissau, en Guinée française et au Cap-Vert. « *C'est un guerrier* », disait d'elle l'écrivain Jean Genet. Un guerrier qui, avec sa caméra, luttait contre le regard colonisateur qui, selon elle, pouvait « être terrible ». En témoignent ses films des années soixante et soixante-dix comme *Sambizanga*, *Fogo*, *Monagambée*... En écho à ce travail politique, Sarah n'a cessé

de donner à voir et à entendre l'identité culturelle africaine et antillaise dans d'inoubliables documentaires et entretiens, notamment avec son premier film, sur Léon-Gontran Damas, et ses portraits d'Aimé Césaire, René Depestre et Édouard Glissant.

En 2019, le Centre national du cinéma français (CNC) célébrait son parcours et son œuvre, et, alors qu'elle vient de disparaître, l'Institut du Tout-Monde, fondé par Édouard Glissant, propose dans ses archives, en hommage à la grande cinéaste, le film bouleversant qu'elle avait tourné en 2003, *Regards de mémoire* : elle y immortalisait Édouard Glissant au Fort de Joux (dans le Jura), dans la cellule où Toussaint Louverture fut retenu prisonnier jusqu'à sa mort en 1803. Autre moment exceptionnel de ce 27 minutes : un entretien avec Aimé Césaire, filmé au Diamant en Martinique, devant le mémorial « Cap 110 Mémoire et Fraternité » de Laurent Valère. ■ **O. G.**

Pour en savoir plus : voir *Regards de mémoire*, sur le site de l'Institut du Tout-Monde : <https://www.tout-monde.com>

EXPOSITION

UN RÊVE PAR ET POUR LES AFRICAINS

Un projet panafricain conçu pour l'Afrique. On pourrait décrire ainsi l'exposition « Prête-moi ton rêve », qui a débuté à Abidjan juste avant la pandémie. Si, hors de leur continent, en France notamment, les plasticiens africains font ou ont fait l'objet d'événements spectaculaires tels que « Magiciens de la terre » en 1989 et « Africa Remix » en 2005, s'ils font le bonheur des collectionneurs européens ou américains, ils ne sont connus en Afrique que d'une poignée d'amateurs.

« Prête-moi ton rêve » devrait contribuer à corriger cette anomalie. Lancée à Casablanca en juin 2019, l'exposition itinérante a fait escale à Dakar en décembre. Après son étape ivoirienne, et selon l'évolution de la crise sanitaire, elle se déplacera à Lagos, au Cap et à Addis-Abeba. Sélectionnés par l'Ivoirien Yacouba Konaté et le Marocain Brahim Alaoui, les deux commissaires de l'exposition, une trentaine de créateurs de tout le continent ont été associés à l'opération. De Jane Alexander (Afrique du Sud) et Mahi Binebine (Maroc) à Ouattara Watts (Côte d'Ivoire) en passant par Solé Cissé (Sénégal), Abdoulaye Konaté (Mali), Aida Muluneh (Éthiopie) ou encore Nnenna Okoré (Nigeria), Chéri Samba (RDC) et Barthélémy Toguo (Cameroun), ils appartiennent à la fine fleur de l'art contemporain. Certaines de leurs réalisations recueillent une partie des espérances des sociétés africaines. D'autres, à rebours, donnent corps à des cauchemars de l'histoire récente du continent. Dans ce domaine artistique, on le sait, tous les genres (peinture, sculpture, photo, vidéo, installations...), tous les thèmes, toutes les formes d'expression sont permis. Les quelques œuvres reproduites ici en donnent une idée... ■

Dominique Mataillet

« Prête-moi ton rêve », musée des Cultures contemporaines Adama Toungara d'Abobo (Abidjan). Depuis le 14 mars 2020



1.



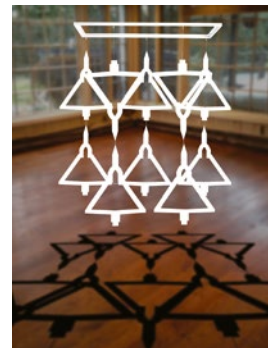
2.

LÉGENDES

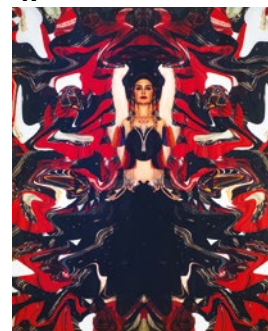
1. Nnenna Okoré, *Earthbound*. Triptyque, céramique sur toile de jute.
2. Siriki Ky, *L'Afrique face à son destin*. Métal peint sur bâche en plastique.
3. Zoulikha Bouabdellah, *Mirages suspendus*. Installation, métal découpé peint.
4. Meriem Bourderballa, *Scars IV*. Autoportrait retravaillé aux techniques numériques.
5. Freddy Tsimba, *Les Amants du fort de Romainville*. Cuillères soudées et grillage.

© Tous crédits : Fouad Maazouz

3.



4.



5.



THÉÂTRE



▲ Scène de *Circulations Capitales*, de Marine Bachelot Nguyen.

UNE CARTOGRAPHIE INTERCONTINENTALE

C'est un beau projet que celui élaboré par Marine Bachelot Nguyen : faire de la circulation la matière même de son spectacle. Autrement dit, mettre sur scène des parcours, des croisements de trajectoires de vies individuelles, d'un pays à un autre, d'une capitale à une autre, au fil du temps. Faire en sorte que le cheminement des uns

et tente désormais de retrouver ses racines perdues. Voici enfin Marine Bachelot Nguyen, qui part sur les traces de sa mère vietnamienne afin de découvrir un pays qu'elle ne connaissait pas.

La metteuse en scène a écrit le texte avec la complicité active de ses deux camarades, car il s'agissait pour eux rien moins que de raconter leur parcours de manière directe sur le plateau. Témoignage passionnant où les langues, française, anglaise, russe et vietnamienne se mêlent, où l'on passe aisément de l'une à l'autre pour finir par s'entendre sur la française. Passionnant parce qu'à travers leurs expériences de vie, même s'ils sont encore jeunes (Marine Bachelot Nguyen, la plus âgée, a juste un peu plus de la quarantaine), c'est toute l'Histoire marquée par les grandes idéologies (colonialisme, christianisme, communisme, capitalisme) qui défile. Avec une certaine légèreté teintée d'humour, masque suprême de la pudeur. Pas de fiction – les comédiens s'adressent directement aux spectateurs, racontent et se racontent, dévoilant ce qu'ils ont de plus intime. Ce qui, aujourd'hui, constitue leur personnalité. ■

Jean-Pierre Han

Circulations Capitales, spectacle de Marine Bachelot Nguyen. En cours de tournée.

NARAA DASH LA MONGOLIE EN FRANÇAIS

Prenons un bol d'air frais et partons à la rencontre de la plus francophone des Mongoles, qui a su se forger un destin au prix d'une conquête obstinée de la liberté et de la réussite.



© Transboréales

La première fois que nous avons fait la connaissance de Naraa Dash, c'était en février 2017, dans le bel écrin de La Ferme de Villefavard en Limousin. Habituellement connu pour ses concerts de musique classique, le lieu accueillait cette fois une conférence sur le chamanisme mongol, où Naraa Dash servait d'interprète. L'occasion pour elle de présenter sa fondation, Sentier d'action, qui promeut les actions de développement de son village natal, Malchin, situé à 1 300 km de la capitale Oulan-Bator, à proximité de la frontière russe.

Comment ce petit bout de femme (elle mesure 1,50 m) à l'énergie communicative, venant des profondeurs des steppes mongoles, en était venu à parler de son pays et de ses traditions dans un français parfaitement maîtrisé ? Cette rencontre avait déjà titillé notre curiosité et nous était restée dans un coin de la tête. Il aura fallu trois ans pour enfin y revenir, mais, pourrait dire Naraa Dash, avec un sens certain du destin : notre portrait est concomitant de la sortie de sa biographie *Moi, Naraa, femme de Mongolie*, publié aux éditions Transboréales avec l'aide de Marc Alaux, grand connaisseur du pays et auteur lui-même d'*Ivre de steppes*, en 2018, chez le même éditeur.

Résiliente et entrepreneur

Et quelle vie, que celle de Naraa Dash ! Son prénom entier, Naran-tsetseg, signifie « tournesol » : on comprend à la lecture combien elle fut tournée vers la lumière, malgré les obstacles et les peines. « En nous livrant un récit intime, tu nous offres le pouvoir de comprendre l'incroyable résilience et le courage d'une jeune fille vivant dans les steppes mongoles – loin de nos vies confortables –, où la faim et le froid guettent chaque jour un peuple vaillant. » Ces mots sont ceux de l'actrice belge Cécile de France, qui préface le livre. Elles

ont fait connaissance en 2018 lors du tournage du film *Un monde plus grand* de Fabienne Berthaud, sur l'histoire vraie d'une femme occidentale endeuillée qui se découvre chamane en Mongolie. Naraa y tient son propre rôle.

Guide et interprète, elle l'est depuis qu'elle a fondé, il y a près de vingt ans, l'agence de voyages Tenger Ekh avec son mari français, Patrice Galamez. Spécialement conçu pour les francophones, Tenger Ekh propose des treks au cœur des steppes et des initiations à la culture chamanique. Ce n'est pas la moindre des activités de Naraa, qui dirige aussi une agence de conseil en image pour des hommes d'affaires et des politiciens de son pays. Avant ça, elle a ouvert à Oulan-Bator un magasin de vêtements et un salon de coiffure, « Beauté de France ». Actuellement, elle y dirige un salon de thé, « La Parisienne ». Et prévoit d'ouvrir sous peu une boutique consacrée à l'art de vivre et à la gastronomie française...

Ce lien avec la France, ce pays sans lequel « [elle] n'aurait pas été la même », rien ne prédisposait Naraa à le tisser. Elle s'était juré d'apprendre le français à cause d'une photo de l'ex-fiancée de son frère aîné prise à Genève. Elle avait 11 ans, c'était l'avant-dernière d'une fratrie de 8 enfants, orpheline de mère dès l'âge de 6 ans. Ce livre rend hommage à son frère cadet adoré, disparu à seulement 22 ans, et à son père, chauffeur de camion, dont la ténacité et la générosité vont lui permettre de franchir toutes les barrières. La première, sociale, jusqu'aux études à la capitale où son accent est moqué. Une autre, en dehors des frontières du pays à peine libéré de la tutelle du « grand frère » russe, pour suivre un stage linguistique en France, en 1995, avant de faire des études, à Lyon. Pour, dit-elle, « accomplir [son] destin, [se] bâtir un avenir libre ».

Toutefois la volonté de Naraa Dash n'a jamais été de quitter son pays. C'est en 2000 qu'elle décide d'y retourner, sans se priver d'allers-retours dans son pays d'adoption. Elle vient aussi en aide à son village natal, l'un de ses frères est d'ailleurs devenu gouverneur de la région. Son livre permet ainsi de mieux comprendre la Mongolie mais aussi de saisir de l'intérieur quelque chose de mieux qu'une revanche, un accomplissement. « Ce destin qui m'a tant fait souffrir et que j'ai refusé, me tend aujourd'hui la main et me fait des cadeaux incroyables, dans tout ce que j'entreprends. » ■



CRISE SANITAIRE

RÉINVENTER LA PÉDAGOGIE

Touché par une pandémie qui atteint le monde entier, le continent africain, dont on a pensé un temps qu'il était particulièrement vulnérable, semble avoir échappé au pire. Il n'empêche que le virus est toujours là, que le risque sanitaire n'est pas écarté définitivement et que l'inquiétude demeure. Cependant, dès les premières alertes, des mesures de protection ont été prises et la prudence a été de mise. Et si les aménagements de la vie quotidienne décidés aux niveaux international, national et local ont souvent été vécus comme des épreuves par tous, notamment à cause du confinement, une continuité a pu se maintenir, particulièrement dans les domaines culturels et scolaires. Et cela grâce à l'engagement, à côté des soignants, de nombreux acteurs de la société civile, dont des écrivains, des artistes et des enseignants. C'est de certaines de leurs expériences

que ce dossier veut témoigner. Créativité dans la diffusion des informations, inventivité pédagogique, échanges de bonnes pratiques et de ressources : la crise, si elle a engendré des drames et créé des difficultés économiques qu'il faudra bien affronter, a souligné l'importance de la solidarité et l'urgence d'un renouvellement dans de nombreux domaines.

Particulièrement, le confinement et l'obligation d'enseigner à distance ont confronté les professeurs de français, dans de nombreux pays, à la nécessité de renouveler leurs pratiques. Tous en sont conscients : enseigner à distance ne consiste pas à envoyer aux élèves les documents ou les cours utilisés en présentiel ! Les expériences menées dans ces temps difficiles amèneront sans doute beaucoup de professeurs à compléter leurs cours par le numérique dont ils auront déployé les possibilités. Mais, bien sûr, aussi, mesuré les limites. ■

P. 10-11

Présentation

P. 12

Algérie

P. 13

Ressources

P. 14-15

Sénégal

P. 16-19

Mauritanie

P. 20-21

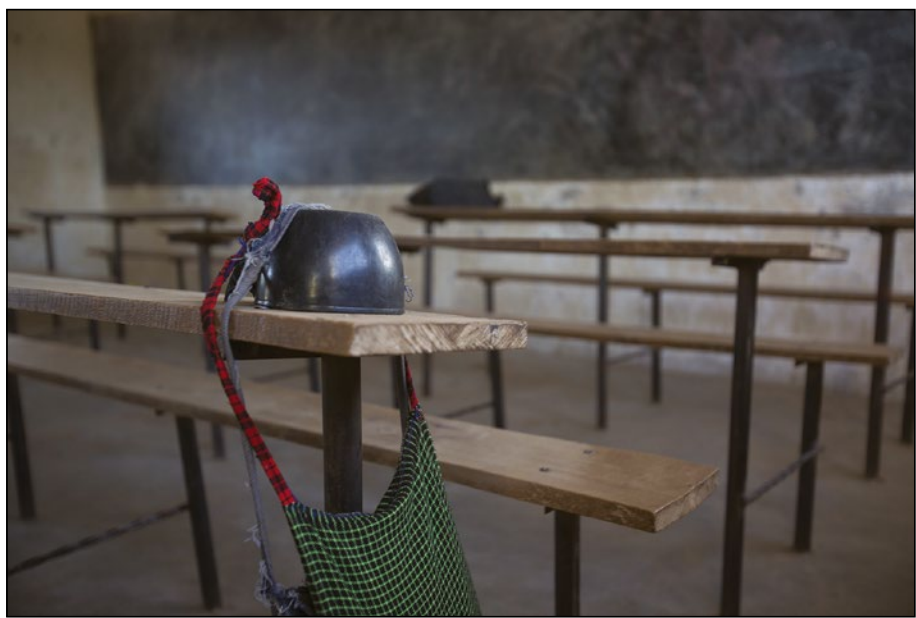
Économie



© Adobe Stock

PÉDAGOGIE EN TEMPS DE CRISE

L'expérience difficile de la pandémie vécue par la population du Sénégal amène à s'interroger sur la validité d'un système éducatif. En dépit des bonnes volontés, il n'a pas toujours pu tenir ses engagements face à l'urgence de la situation. Témoignages et réflexions pour l'avenir.



Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours et, de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent, et les humanistes en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris

leurs précautions. » Ce passage du roman *La Peste* de Camus, abondamment citée ces derniers temps, résume bien la situation dans laquelle se trouve le monde soumis à la pandémie du coronavirus.

Ainsi, partout, a-t-on l'impression que la « suspension du temps » tant souhaitée par Lamartine dans « Le Lac » s'est réalisée mais d'une façon moins poétique. En effet, le monde est statique, figé, dominé par un mal invisible, bourreau des temps modernes qui terrasse et crée la psychose. L'homme, en désarroi, prend alors conscience de sa fragilité : le tissu social est en lambeau, les structures mises en place depuis des années s'effondrent. Particulièrement touchés : les systèmes éducatifs qui, pour certains pays africains, avaient déjà des difficultés pour répondre aux exigences d'une pédagogie innovante.

Face à la rupture

C'est le cas du Sénégal. Pris de court, le pays se débat dans des initiatives improvisées. En effet, à peine a-t-on fini les évaluations du premier semestre que les cours ont été suspendus pour éviter la propagation de la Covid-19, une rupture dans les enseignements-apprentissages qui désoriente ainsi les apprenants et leurs enseignants. Comme le souligne Seydina Issa Diaw, professeur de fran-

çais au lycée d'excellence de Diourbel (à 155 kilomètres à Dakar) : « C'est tout le programme des cours qui est à l'arrêt. Il s'en est suivi un désœuvrement. Il va de soi que beaucoup d'élèves risquent de désapprendre. » Cette idée est renforcée par Bara Ndiaye, le président de l'Association sénégalaise des professeurs de français (ASPF) : « À l'école élémentaire, les enfants désapprennent. Pire encore, les parents ont du mal à les maintenir à la maison. Pour les étudiants, on découvre leur manque d'autonomie. La plupart ne peuvent pas travailler à distance même si l'université a mis d'excellents outils à leur disposition. » L'absence de précaution qu'évoque Camus va avoir de réelles conséquences sur tout le processus d'apprentissage.

Pour rappel, selon la dernière évaluation (avril 2020), le Sénégal compte 16 académies avec 8 766 écoles élémentaires, 1 110 collèges publics, 446 lycées et 6 universités publiques, sans compter les nombreuses écoles et universités privées qui essaient un peu partout. De surcroît, les données du Syndicat des inspectrices et inspecteurs de l'Éducation nationale (SIENS) du 27 avril 2020, révèlent que le pays compte 3 510 991 élèves et 96 649 enseignants, « pédagogiquement impactés » par la pandémie.

Or, cela est plus visible dans les zones les plus reculées car certaines classes sont des « abris provisoires », construites en palissade, qui ne résistent pas aux intempéries. Par conséquent se posent des problèmes de connexion à Internet, de reprographie, et même d'électricité. M. Abibou Coly, cadre à la Direction du livre et de la lecture et parent d'élèves analyse ainsi cette situation : « L'autre inquiétude

est la déperdition scolaire : il est à craindre que dans les zones rurales, les élèves ne reviennent plus à l'école après deux mois passés à la maison. Bientôt, les paysans commenceront à débroussailler les champs, les premières pluies étant attendues dans le Sud et Sud-Est dès le mois de mai. Dans ce contexte, la reprise des cours n'est pas évidente. » Ce qui veut dire que, dans ces zones, il est impensable de parler de numérique car les préoccupations sont ailleurs.

Initiatives intéressantes, mais limitées

Par conséquent, face à une tâche immense et en attendant le cas échéant de la réouverture des établissements, des initiatives personnelles et étatiques ont été mises en œuvre. Beaucoup d'écoles privées utilisent des applications comme Zoom, WhatsApp, Blackboard, Google Classroom, etc., pour la mise en ligne de ressources. De son côté, sous la supervision de l'Inspection générale de l'Éducation et de la Formation, le ministère de l'Éducation nationale a commencé le projet « Apprendre à la maison » avec la création d'une chaîne télévision dénommée « Canal Éducation » où des cours sont dispensés dans toutes les disciplines au profit des élèves de CM2, Troisième et Terminale ; ces cours sont relayés dans les régions les plus éloignées par des radios communautaires et par des plateformes en ligne.

« L'autre inquiétude, c'est la déperdition scolaire : il est à craindre que dans les zones rurales, les élèves ne reviennent plus à l'école après deux mois passés à la maison »

De bonnes initiatives dans l'ensemble mais qui ont de sérieuses limites car, comme l'explique M. Diaw, « le télé-enseignement suppose des préalables. Il s'agit entre autres de préparer les parents et les élèves à ces technologies qui ne seraient plus considérées comme des accessoires mais plutôt comme partie prenante du système scolaire. » Or ces plateformes ne sont pas élaborées dans ce sens car même les enseignants ne se sont pas appropriés convenablement ces outils. L'autre frein pourrait être lié à la logistique du fait que des milliers de localités du pays n'ont pas accès à la télévision, le smartphone et l'Internet demeurant un luxe pour certains professeurs et élèves. Par ailleurs, en analysant les cours proposés sur certaines télévisions, on remarque qu'il y a un déficit de conception ou d'orientation didactique et pédagogique. Autrement dit, ces cours ne devraient être que des séances d'accompagnement et de consolidation. Mais selon Moustapha Séné, secrétaire général de l'Association des professeurs d'Histoire-Géographie, « sur certaines chaînes de télévision,

on fait de l'acquisition. Dans un tel cas, les objectifs d'enseignement sont difficilement atteints. » Il est de plus difficile d'évaluer l'impact de ces cours sur les cibles.

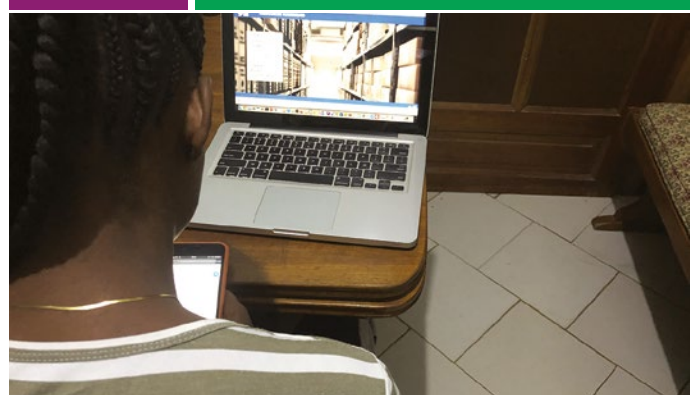
Voilà donc une bonne leçon que le coronavirus a donnée à tous les enseignants emmurés dans des pratiques pédagogiques « hors saison », totalement ou partiellement désuètes, avec souvent des contenus stéréotypés ; mais aussi aux États non prévoyants pour leur manque d'initiatives.

Revoir le système éducatif ?

Le Sénégal a vécu ainsi un dilemme : comment endiguer la pandémie tout en organisant les différents examens dans l'équité, c'est-à-dire en donnant les mêmes chances à tous les apprenants ? Quand l'État a opté le 2 juin 2020 pour la reprise des cours, le Collectif des gouvernements scolaires (association regroupant les élèves impliqués dans la gestion des activités périscolaires) a exigé des mesures d'accompagnement pour éviter la contamination et la date de la reprise a été repoussée !

Somme toute, on a compris qu'il ne devrait pas y avoir de rupture entre l'école et la maison car il est absolument nécessaire d'avoir des mécanismes qui permettent de maintenir le contact (même virtuel) entre l'enseignant et ses élèves. Selon certains, il faut revoir le système éducatif dans son ensemble, réinventer les enseignements-apprentissages, redéfinir le rapport enseignants-apprenants. En amont, la formation initiale des enseignants doit intégrer l'enseignement à distance, l'usage du numérique ainsi que toutes les formes d'innovations pédagogiques. Cela veut dire qu'on ne doit plus se limiter à des expériences « à la va-vite », mais s'inscrire sur le long terme, à l'image du Rwanda qui l'a réussi.

Enfin, la Covid-19 nous a appris à nous connaître, à mettre à nu nos défaillances et insuffisances, et même à voir nos libertés entravées ; il faut donc en tirer des leçons. Mais dans *La Peste*, Camus avertit : « Tout le monde était d'accord pour penser que les commodités de la vie passée ne se retrouveraient pas d'un coup et qu'il était plus facile de détruire que de reconstruire. » ■



TÉLÉ-ENSEIGNEMENT, UNE EXPÉRIENCE À PARFAIRE

Il a fallu que la pandémie s'installe pour que l'enseignement à distance se mette en place en Algérie. En dépit d'un équipement au niveau universitaire et de la mise en place de cours virtuels pour les élèves du primaire et du secondaire, la question des télé-apprentissages s'est posée et se pose avec acuité.



© Adobe Stock

Dès 2007, une cellule de télé-enseignement et de formation à distance avait vu le jour avec le lancement du projet national lancé par le ministère algérien de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique. Universités, écoles supérieures, instituts supérieurs et centres de recherche ont pu se doter d'équipements multimédia et mettre en place un système de visioconférence. Mais l'application effective s'est déroulée dans la précipitation en raison du confinement décidé par l'État suite à l'épidémie de Covid-19.

Face à une situation inédite

Sur le plan organisationnel, les enseignants ont dû tenir des réunions à distance. Il a fallu plusieurs rendez-vous avant de prendre des décisions sur les programmes et les contenus à mettre en ligne. Chaque université a tenté d'harmoniser les orientations pédagogiques entre les enseignants des différentes disciplines. Trois composantes essentielles sont exigées afin d'assurer ce qu'on appelle communément le télé-enseignement : le matériel informatique, une bonne connexion, un bon équipement pour les étudiants.

Les cours en ligne ont débuté dans les délais fixés par la tutelle. À travers tout le pays, les enseignants se sont attelés à enregistrer les cours. Certains ont diffusé leurs visioconférences par le biais de Zoom. Mais ils ont vite déchanté en raison des fluctuations de la bande passante. D'autres se sont empressés de mettre leur cours sous forme de PDF comme ils ont l'habitude de le proposer aux étudiants, oubliant que le cours en distanciel est totalement différent du cours en présentiel.

D'autres encore ont posté des exercices avec corrigés. Certains audacieux – des enseignants de français – ont tenté Moodle dans la précipitation. Mais le manque d'expérience a quelque peu freiné leur élan. Et c'est une gageure de proposer des contenus sans tenir compte que l'apprenant n'est pas en face de l'enseignant...

Une métamorphose nécessaire

Nous sommes donc à la veille d'une rupture épistémologique en matière d'enseignement/apprentissage. Les impératifs imposés par la pandémie n'ont jamais posé avec autant d'acuité le besoin de métamorphoser le déroulement d'un cours à distance : le cours magistral, le TD et le TP, les activités et les exercices doivent être réorganisés. Aujourd'hui, la plupart des échanges entre l'administration, les enseignants et les étudiants se font sur Internet par le biais d'une plateforme de formation à distance, avec un système d'affichage de questions-réponses pédagogiques dans un espace d'échanges et une mise en ligne progressive de cours dans quelques formations. Dans certains cas, des vidéos, des cours polycopiés, des devoirs et des corrigés sont aussi envoyés. Cela reste insuffisant. En effet, il ne s'agit que des mesures d'accompagnement de cours.

Du télé-enseignement au télé-apprentissage

Le projet ambitieux de télé-enseignement du ministère visait principalement, via l'introduction des TIC, à faire face au problème de disproportion croissante entre l'augmentation des effectifs des étudiants et les places pédagogiques offertes. Cela, en soi, constitue certes une plus-value appréciable. Mais l'absence d'une culture d'apprentissage en autonomie a conduit les apprenants à montrer très peu d'engagement (assiduité estimée entre 20 % et 50 % en fonction des universités et des régions). La mauvaise connexion pour certains étudiants et le manque de PC pour d'autres ont alimenté le semi-échec de l'opération. Autre initiative louable : les cours à la télévision pour les élèves des trois cycles, primaire, moyen et secondaire. Mais en raison de l'absence d'une approche méthodologique chez nos élèves, les résultats semblent très décevants. La plupart des élèves d'Alger et ses environs (130 sur 152) que nous avons interrogés n'étaient pas intéressés par ces cours et ont abandonné.

On n'improvise pas des cours en télé-enseignement. On les prépare, on choisit la plateforme idoine et on adopte une méthodologie différente de celle utilisée en présentiel. Et le jour où l'on passera du télé-enseignement au « télé-apprentissage », la rentabilité serait effective. ■

UNE FRANCOPHONIE ÉDUCATIVE ET SOLIDAIRE !

Fermeture des écoles, confinement : la Francophonie s'est mobilisée afin d'offrir des ressources numériques pour se former et s'informer, qu'on soit parents, profs ou élèves. Retour sur ces investissements.



Répondre à l'urgence éducative. Tel était le mot d'ordre lancé par Louise Mushikiwabo, Secrétaire générale de la Francophonie, en mars, alors que le virus commençait de gagner tous les continents. Avec le ministre français de l'Éducation et de la Jeunesse, Jean-Michel Blanquer, elle lançait un appel à la solidarité entre les 88 États et gouvernements membres de la Francophonie – 83 d'entre eux, au plus fort de la pandémie, ont dû fermer leurs écoles. La France lançait le programme « Nation apprenante » pour faciliter l'enseignement à distance dans les pays francophones, programme auquel se sont associés des médias tels que France Médias Monde, RFI et TV5Monde. Avec un objectif affiché : « *Se mobiliser collectivement pour permettre à des millions d'enfants de continuer à apprendre et tout faire pour ne laisser personne au bord du chemin.* » L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF), de son côté, a mis en place des mesures afin d'assurer au mieux une continuité éducative et culturelle en français. Dans le cadre du cinquantième anniversaire de la Francophonie institutionnelle qui devait être célébré sur les lieux même de sa naissance, à Niamey au Niger, l'OIF a ainsi donné accès à un ensemble de ressources sur son site internet. On y retrouve le Dossier consacré à cet évènement, vidéos et cartes à l'appui, ainsi que des fiches thématiques et deux revues téléchargeables qui reviennent en détail sur ces 50 ans : la *Revue internationale des Francophonies* éditée par l'Institut international pour la Francophonie de Lyon, mais aussi le numéro spécial de *Francophonies du monde*, publié avec le numéro de mars-avril du *Français dans le monde*.

Un Cartable numérique de la Francophonie

Certaines de ces ressources sont reprises dans le Cartable numérique créé spécialement par l'OIF afin de faire mieux connaître la Francophonie, ses actions et ses missions. « *Ce projet est né d'un constat de la Secrétaire générale qui trouve que les gens, et en particulier les jeunes, ne sont pas assez sensibilisés sur le sujet*, précise Mathilde Landier, spécialiste de programme pour le français de la diplomatie et des relations internationales à l'OIF. *Ils ignorent souvent comment fonctionne notre Organisation et ce qu'elle représente, ce qu'on y fait au quotidien de manière très concrète. Ce Cartable s'adresse ainsi tout particulièrement aux enseignants et à leurs élèves, avec un effet zoom sur les contenus des programmes. Quels sont les pays de la Francophonie ? Combien de personnes parlent français dans le monde ? Qu'est-ce que le plurilinguisme ? Quelles sont les couleurs de la Francophonie ? À quoi servent les CLAC ? Que fait l'Institut de la Francophonie pour le développement durable...* »

Les enseignants trouveront dans ce Cartable numérique une « Boîte à outils » qui leur permettra de se familiariser avec toutes les facettes de la Francophonie institutionnelle à travers notamment un webinaire dédié. Les deux opérateurs de la Francophonie que sont TV5Monde et l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF) ont été sollicités, ainsi que le Cavilam - Alliance française et RFI Savoirs. La Radio francophone internationale apporte une didactisation des contenus, en plus d'une mise en perspective historique : éducation bilingue en Haïti, plurilinguisme au Tchad, innovation numérique à Madagascar... TV5Monde offre des reportages sur l'OIF, les Centres de lecture et d'animation culturelle (CLAC) ainsi que des infographies. Surtout, un grand nombre de ressources pour la classe – dûment classées par tranches d'âge : 9-11 ans, 12-15 ans, 16 ans et plus – comportent des fiches pédagogiques à même d'approcher la Francophonie et le français dans le monde à tous les niveaux, du A2 au C1. Ces fiches destinées aux élèves sont le fruit d'un partenariat entre le Cavilam et l'AUF.

À noter enfin que l'Institut de la Francophonie pour l'éducation et la formation (IFEFF) de Dakar a mis en place un cours en ligne intitulé « Enseigner avec des ressources éducatives numériques », qui comprend 9 webinaires, dont « Vade-mecum de l'enseignement à distance », « L'éducation ouverte » ou encore « La continuité pédagogique en période de pandémie ».

Avec l'ensemble de ces ressources numériques mises à disposition notamment des enseignants où qu'ils soient, l'OIF entend bien intéresser la jeunesse à son fonctionnement et à ses engagements, et permettre, comme le précise Louise Mushikiwabo, « *de renforcer le sentiment d'appartenance à la grande famille francophone et d'y voir plus clair dans cette Francophonie qui mérite d'être mieux connue pour devenir la "Francophonie de l'avenir"* ». ■



POUR EN SAVOIR PLUS

- Les ressources liées aux 50 ans de la Francophonie : <https://www.francophonie.org/ressources-1140>
- Le site du Cartable numérique de la Francophonie : <https://www.francophonie.org/cartable-numerique>
- Le Cours de ressources éducatives numériques de l'IFEFF : <https://ifeff.francophonie.org/Actualites/enseigner-avec-des-ressources-educatives-numeriques>



QUAND LA CULTURE SE MOBILISE

La culture est l'un des secteurs les plus durement touchés économiquement par la pandémie, mais, au Sénégal, comme dans de nombreux pays africains, les acteurs culturels se sont signalés par leur engagement volontaire dans la mobilisation générale contre la Covid-19.



▲ Extrait du clip « Daan Corona », chanson de sensibilisation sur la pandémie qui a réuni vingt artistes sénégalais et dont les bénéfices sont entièrement reversés au ministère de la Santé du Sénégal. Ici, la chanteuse OMG (Oumy Gueye).

Dès l'annonce du premier cas de Covid-19 au Sénégal, une délégation du monde culturel a été reçue par le président de la République. Et tous les artistes, pratiquement toutes disciplines confondues, se sont mobilisés pour la lutte : musiciens, écrivains, comédiens, cinéastes, artistes plasticiens. Leur action principale a été la sensibilisation des populations sur le danger que représente ce virus et sur les mesures sanitaires à prendre.

Musique en tête

Des musiciens de tous genres ont pris part à la campagne de sensibilisation, qu'ils soient issus de la culture urbaine (R'n'B, hip-hop, etc.) ou traditionnelle (mbalakh, chants des griots, etc.). La chanson « Daan Corona », que l'on peut traduire littéralement par « Terrasser le corona », est le cri de guerre lancé par une vingtaine d'entre eux, dont les icônes de la musique sénégalaise : Didier Awadi, Youssou Ndour, Idy Diop, Viviane, Matador, OMG, Baaba Maal ou encore Wally Ballago Seck...

Tous les grands noms ont pris part à cette chanson collective qui a reçu le soutien de l'Unesco. Elle est inspirée des chants de la lutte traditionnelle sénégalaise, et, aujourd'hui, constitue l'hymne guerrier des artistes dans le combat contre le virus. Un message qui a touché directement le public.

Ainsi M. Faye, un enseignant d'une cinquantaine d'années qui précise n'être pas particulièrement « accro à la télévision » mais qui connaît « Daan Corona » qui passe régulièrement au journal télévisé. Fatou, couturière de 57 ans, avoue ne pas savoir exactement ce que les artistes font pour sensibiliser sur les dangers du virus. Si ce n'est qu'elle a entendu la fameuse chanson, même si, ajoute-t-elle, elle ne peut « dire exactement de quoi cela parle ». À chaque génération son mode d'information : Amar, employé d'une vingtaine d'années, a lui téléchargé une application « qui permet d'avoir des chansons sur le corona sur Youtube ».

Pour Didier Awadi, coordinateur de l'action impulsée par les rappeurs, l'engagement est d'abord un devoir parce qu'ils sont écoutés par les jeunes : « *Ce que nous faisons, a-t-il déclaré le 13 mai sur le site dakarmatin.com, c'est beaucoup de sensibilisation. Je pense que c'est assez concret, ça se voit tous les jours sur les réseaux sociaux et autour de nous. Notre mission, c'est de sensibiliser les gens par rapport aux gestes barrière sanitaires, et au respect des mesures d'hygiène édictées par les autorités. Depuis tout ce temps, c'est ce que nous faisons et nous n'avons jamais arrêté de le faire.* » Avant de préciser : « *En fait, nous n'avons pas attendu qu'on nous le demande. Après notre audience avec le président de la République, nous avons commencé individuellement, puis il a fallu une action collective pour avoir plus d'impact sur les populations et barrer la route au virus. On a élargi le groupe.* »

Tous les arts montent au front

Les artistes plasticiens, sous la coordination du philosophe Babacar Mbaye Diop, se sont mobilisés par la vente aux enchères de leurs tableaux. 50 % de l'argent récolté seront offerts aux associations œuvrant pour l'aide aux enfants de la rue et des daaras (écoles coraniques). Les œuvres en vente sont accessibles sur le site « Art against Covid-19 » (<http://vkbstudio.net/aac/index.php>). Les graffeurs, dont particulièrement les collectifs Doxandem Squad, RBS Crew et Undu Graffiti, tapissent les murs des villes de peintures murales qui sensibilisent aux gestes barrière contre le virus.

Le monde du théâtre n'a pas été en reste. L'actrice Awa Djiga Kane explique que, malgré des conditions de travail rendues quasiment impossibles par les mesures sanitaires à observer, les comédiens participent aussi à la lutte en intégrant les messages de sensibilisation dans la thématique des pièces qui passent quotidiennement à la télévision. Comprenant l'impact décisif que le théâtre peut avoir sur l'éducation des masses, des associations culturelles et sportives comme celle de la commune de Yoff, évoluant dans les quartiers, participent également par la diffusion de sketches sur les gestes de sauvegarde sanitaire.

Le monde du cinéma s'est également impliqué dans le combat avec le film *Mbas mi* (« La pandémie », en wolof), sorti le 16 mai, de Joseph Gai Ramaka. Dans une interview accordée au journal en ligne *Senepius*, le cinéaste explique que ce film est un court-métrage de huit minutes qui s'inspire du roman *La Peste* d'Albert Camus pour inviter à une réflexion sur la pandémie. Et puisqu'on parle littérature, celle-ci prend aussi part à la lutte, entre autres par la voix d'une contribution poétique de Madiëye Mbodj qui a composé un poème intitulé « Coronavirus, Maudit sois-tu », une conjuration en wolof et en français contre les méfaits de la Covid-19.

Malgré tout, ne pas céder

Il faut dire que le monde de la culture figure parmi les secteurs économiques les plus durement touchés par la pandémie. Les mesures

de confinement – état d'urgence, couvre-feu, distanciation physique – imposées par les autorités ont pratiquement mis à l'arrêt toutes les activités culturelles. Il y a eu beaucoup de pertes d'emploi, surtout chez les intermittents du spectacle.

Awa Djiga Kane, tout comme Hugues Diaz, directeur de la cinématographie du Sénégal, ont précisé lors d'une émission sur un premier bilan de l'impact du coronavirus que le monde de la culture, tous domaines confondus, a été presque mis à genoux par la pandémie. Une situation en effet très difficile à gérer, avec trois mois d'inactivité complète, sans aucune rentrée financière. Certes, le ministère de la Culture a mis en place un fonds institutionnel destiné à la lutte contre le virus, qui reste toutefois insuffisante vu le nombre d'intervenants. Or, malgré ces énormes difficultés, les artistes arrivent à garder le moral. Pour Didier Awadi, qui gère le Studio Sankara, cette pandémie ne doit pas être un frein aux activités de chacun. Il estime que les gens ne doivent pas céder à la dictature de ce virus, et que la vie doit reprendre son cours normal.

Cette remarquable attitude de résilience est partagée par la grande majorité des acteurs culturels. Pour beaucoup d'entre eux, cette crise doit être une occasion de se repenser, de se remettre en question, en appre-

nant d'abord à mieux s'organiser pour prévenir des lendemains difficiles, mais aussi en inventant d'autres stratégies de survie, notamment en exploitant les ressources numériques.

Au Sénégal, le monde de la culture, bien que durement touché par la pandémie de coronavirus, est donc resté debout. Les artistes, dans un élan collectif et patriotique, ont jeté toutes leurs forces dans la bataille. Grâce à eux, on peut dire que la Covid-19, dans sa face hideuse, est démasquée. Il reste à espérer que les mesures sanitaires, qu'ils ont largement contribué à divulguer par leur travail de sensibilisation, soient effectivement respectées par les populations. Avec leurs propres moyens et à l'image des acteurs du monde de la santé, les acteurs culturels eux aussi ont su apporter leur pierre à l'édifice. ■



▲ Plusieurs artistes graffeurs du Sénégal se sont mobilisés pour sensibiliser aux risques sanitaires : ici, les collectifs RBS Crew, Undu Graffiti et Doxandem Squad (de haut en bas).

UN MOT D'ORDRE : LA RIPOSTE

Chaotique année 2020. Confinement, angoisses, décès, la liste est longue des tourments infligés par la Covid-19, et ce dans le monde entier. Avec d'énormes dégâts collatéraux. En Mauritanie, gouvernement, société civile et organismes ont mutualisé leurs réponses à la pandémie.



© MES Mauritanie

En faisant irruption dans nos vies, la Covid-19 a mis à nu nos fragilités. Nous nous croyions invincibles, voilà que tout nous échappe, ou presque. À cause de sa vitesse de contagion, plus de 9 millions de cas ont été signalés dans le monde. Les trains sont à l'arrêt, les avions cloués au sol. On intime des confinements généralisés, on ferme les écoles et les entreprises. Comme au temps de la peste ! En attendant de trouver le vaccin miracle, ripostes et résiliences opèrent.

Une initiative transfrontalière

En Mauritanie, l'association « Traversées Mauritanides », qui a coutume d'organiser des rencontres littéraires, se trouve une autre mission : « Face à la situation de panique, dit Cheikh Aïdara, son secrétaire général, nous nous sommes sentis interpellés. Alors, nous avons fait appel à des écrivains, des amis du monde de la culture et autres, pour une vidéo de sensibilisation. À notre grande surprise, tous ont adhéré à l'esprit comme s'il s'agissait d'un évènement littéraire ! » Dans ce clip « Stop-Covid-19 », on trouve des députés, des ministres, des diplomates, des journalistes, des peintres, le proviseur du lycée français de Nouakchott, les écrivains Sami Tchak et Geneviève Damas, l'activiste Khaly Diallo (fondateur de l'association humanitaire « La Marmite du partage »), l'entrepreneuse togolaise Médissa Sama, Dr Nadège Zégbédé de Côte d'Ivoire, la cinéaste burkinabè

Apolline Traoré... Tous mettent entre parenthèses les soucis liés à leurs professions et évoquent les gestes barrière, les mesures d'hygiène à observer...

L'État en ordre de bataille

La Mauritanie enregistre à la mi-mars son premier cas positif, et fin avril son premier décès Covid-19. L'État réagit avec promptitude, et décrète la suspension des prières du vendredi dans les mosquées et celle des échanges inter et intrarégionaux, l'instauration d'un couvre-feu sur l'ensemble du territoire, la restriction des commerces non essentiels, puis la fermeture des frontières avec les pays limitrophes : Algérie, Sénégal, Maroc et Mali. Face à la réticence des populations à respecter les mesures, le président Mohamed Ould Cheikh El Ghazouani, militaire élu à tête de l'État en août 2019, fait appel à l'armée ! Il confie au ministre de la Défense, le général Hanena Ould Sidi, la coordination d'un Comité interministériel chargé de la lutte contre le coronavirus. Le directeur de la Santé, depuis le ministère, tient quotidiennement un point presse sur la situation pandémique. Le ministre, Dr Mohamed Nedhirou Ould Hamed, utilise son carnet d'adresses selon des stratégies saluées par ses pairs. Des brigades d'hygiène et de superviseurs assurent des veilles communautaires afin de circonscrire le virus et les contagions.

◀ Des volontaires du programme « Watanouna » recrutés dans le cadre de la lutte contre la pandémie.

▶ Apprentissage de gestes barrière et d'hygiène, comme le lavage de mains.

▶▶ La société civile et les associations mauritaniennes se sont mobilisées pour venir en aide aux populations. Ici, pour une distribution de vivres.



Le ministère de l'Emploi, de la Jeunesse et des Sports lance des formations de volontaires avec son programme « Watanouna ». Ainsi plus de 4 000 volontaires, formés aux gestes barrière et à l'accompagnement de personnes suspectes ou contaminées, seront déployés sur l'ensemble des régions. « Ces jeunes, retenus dans la plus grande neutralité politique après un appel d'offres, sont appelés à jouer des rôles de relais avec des équipes médicales, dit le ministre Taleb Ould Sid'Ahmed. Une mission difficile, délicate et de sacrifices, car ils seront en première ligne auprès de personnes probablement atteintes, contaminées et confinées chez elles. C'est donc une tâche patriotique qu'ils vont exercer. »

Le rôle des organisations internationales

Dès l'apparition de la Covid-19, les Nations unies et ses partenaires en Mauritanie bouleversent leurs programmes en cours. Mot d'ordre : appui au gouvernement mauritanien ! « Le pays ne doit pas être laissé seul face à une pandémie dont on sait peu de choses, et qui défie le monde entier », confie un diplomate.

L'ordre de bataille est lancé. Un centre d'appels, le 1155, géré par le ministère de la Santé et le Fonds des Nations unies pour l'enfance (Unicef), renseigne et aide à gérer les angoisses de la population. Les organisations onusiennes animent aussi différentes pages de réseaux sociaux où l'on retrouve des informations officielles et utiles. L'Organisation internationale pour les migrations (OIM), grâce à un fonds d'urgence financé par l'Union européenne, fait venir de France deux médecins de la diaspora : les docteurs Boubou Camara du CHU de Grenoble et Hany Louly Knein de Mulhouse. Après avoir assisté à différents pics de la pandémie en France, ils viennent se joindre aux efforts de leurs homologues qui affrontent pour la première fois une telle crise. Des dispositions sont également prises pour les réfugiés maliens du camp de Mbera, à l'est du pays.

Stocks bien tenus et apport de matériel

Lors d'une rencontre à la Centrale d'achat des médicaments essentiels, matériels et consommables médicaux (CAMEC), le représentant résident du Fonds des Nations unies pour la population

(UNFPA) en Mauritanie, Saïdou Kaboré, précise à nouveau les grandes lignes : « Nous sommes en urgence sanitaire. Ce qui engage le peuple mauritanien nous interpelle. Cette bataille contre la Covid est donc nôtre. Cela dit, ce qui nous reconforte davantage, c'est le fait que les stocks dans le secteur de la santé maternelle, néonatale, infantile et adolescente, comme dans celui de la santé de la reproduction, ainsi que les autres médicaments de premières nécessités, soient présents et bien tenus. » Il faut savoir que l'UNFPA est un des principaux pourvoyeurs de la CAMEC, qui se charge de la redistribution aux différents centres de santé.

Pour sa part, l'Unicef a remis au ministère de la Santé plus de trois tonnes d'équipements : 11 200 combinaisons, 3 360 écrans faciaux haute résistance, 60 Thermoflash, 1 350 kg de chlore (HTH), 100 pulvérisateurs (manuels et motorisés) ainsi que des bottes et des lunettes de protection. Il s'agit là d'outils de prévention et de lutte contre les infections dans les ménages et les espaces communautaires à risque (hôpitaux, mosquées, écoles, etc.).

La situation épidémiologique a montré de forts élans de solidarité. Le gouvernement, aidé par ses partenaires, a mis en place un « Fonds Solidarité Sociale » et pris en charge les factures d'eau et d'électricité de plus de 185 000 familles. Partis politiques et société civile se sont également mobilisés. À Nouakchott et à l'intérieur du pays, les associations ont distribué aux foyers démunis des vivres (riz, sucre, huile, lait en poudre), des kits d'hygiène et des produits de protections (savons, gel hydroalcoolique, gants, masques).

Les ambitions politiques ont été mises en berne : « Ce n'est pas le moment de chercher des voix électorales, mais d'assister des vies en danger », a dit Marième Sidibé, militante des droits humains. « En ces circonstances, la conscience de chacun est interpellée », dit le conseiller du premier ministre chargé des Affaires sociales, le Dr Ba Hampâté. Rien n'est à négliger quand il s'agit de prévenir et de sauver des vies humaines. « Tout ceci sera bientôt derrière nous, conclut Cheikh Aïdara, de Traversées Mauritanides. Ensemble nous vaincrons la Covid-19, et l'école, l'économie, le cinéma, la musique et la littérature reviendront sous de meilleurs auspices. » ■

LA NÉCESSITÉ DE LA CONTINUITÉ

En Mauritanie – comme dans la plupart des pays – la Covid-19 n’a pas épargné les services de l’éducation. Les écoles, grands lieux de regroupements, ont connu des moments de panique. Face aux peurs de contagion du virus, les autorités ont procédé à leur fermeture. Avant que les institutions ne rivalisent d’ingéniosité.

Le ministère de l’Enseignement fondamental et de la Réforme du secteur de l’Éducation nationale (MEFRSEN) a mis en place une plateforme intitulée « Mon école à la maison ». Destinée surtout aux élèves en classes de sixième année de l’enseignement fondamental, qui est une classe d’examen, elle permet de poursuivre les programmes à domicile ou dans tout autre lieu. Il suffit de disposer d’un ordinateur, d’une tablette, d’un smartphone, d’un poste radio ou encore d’un téléviseur. L’Unicef, partenaire de la plateforme, a par ailleurs conçu une BD d’animation mettant en scène Sidi et Fati, deux protagonistes qui expliquent les mesures à suivre sur le site monecole.gov.mr.

Le ministère a expédié des milliers de livres, avec guides d’exercices, à tous les établissements et des postes radio à des zones isolées non couvertes par l’Internet ou la télévision. Le secrétaire général du MEFRSEN, Idoumou Ould Abdi Ould Jiyid, salue l’appui de l’Unicef à la famille scolaire et rappelle qu’au matériel pédagogique s’ajoutent quatre véhicules au profit des équipes à l’intérieur du pays. « *Nous devons mutualiser nos efforts, et assurer l’avenir de nos enfants* », dit Judith Léveillé, représentante adjointe de l’Unicef. « *Ces outils, renchérit Sidi Brahim, membre de l’Association des parents d’élèves, nous réconfortent. Nous nous interrogeons sur l’avenir de nos jeunes en classes d’examen.* »



▲ La représentante de l’Unicef et le Secrétaire général du ministère de l’Éducation présentant le matériel pour faire « L’École à la maison ».

Du côté du supérieur

Dès le début de la pandémie, le ministre de l’Enseignement supérieur, de la Recherche scientifique, des Technologies de l’information et de la communication (MESRSTIC), Dr Sidi Ould Salem (voir entretien) a adressé une circulaire au président de l’université de Nouakchott Al Aasriya (UNA), dans laquelle il exhorte les enseignants à fournir des versions électroniques de leurs cours et travaux dirigés afin de les mettre en ligne sur le site de l’université.

À la faculté des Lettres et Sciences humaines, le dispositif existait depuis trois ans, indique le président de l’UNA, le Pr Ahmedou Ould Haouba. « *Peut-être une anticipation ou le fait du hasard*, dit-il. *Avec la plateforme Moodle, nous avons formé de nombreux enseignants à la scénarisation pédagogique. Leurs cours sont mis en ligne avec l’enseignement hybride d’un module transversal, le Certificat informatique.* » Du coup, quand apparaît la Covid-19 – et avec lui l’impératif de fermer les établissements –, la faculté n’a plus à opérer que des réajustements.

L’Institut supérieur de Comptabilité et d’Administration des entreprises (ISCAE) offre de son côté des espaces d’échanges sur iscae.mr. Sur cette plateforme numérique, personnel administratif, enseignants et étudiants ont tous des possibilités de dépôts et de téléchargements de cours et de travaux dirigés grâce à des comptes person-



▲ Enfants mauritaniens suivant des cours sur la télévision nationale.

▼ Dr Sidi Ould Salem



© Ehadj Sy

« Les cours en présentiel ont été arrêtés en avril. Puis des stratégies ont été mises à la disposition des établissements d'enseignement supérieur [...] les professeurs numérisant et partageant leurs cours via plusieurs plateformes dédiées »

nalisés. « Et nous y avons développé des interactivités attrayantes qui motivent nos élèves », souligne son directeur, Dr Moustapha Ould Sidi Mohamed. Les enseignants disposent d'horaires pour des *classroom* ou classes virtuelles, auxquelles les élèves participent depuis leur lieu de connexion. Pour cela, l'ISCAE a négocié avec des opérateurs de téléphonies mobiles des temps de connexions à prix très réduits.

Des plateformes pour l'élite

Enfin, l'École supérieure polytechnique (ESP), l'Institut préparatoire aux grandes écoles d'ingénieurs (IPGEI) et leurs consœurs des Métiers du bâtiment, des Travaux publics et de l'Urbanisme d'Aleg, de la Mine de Zouératt et de la Statistique de Nouakchott ne sont pas en reste.

Sous la double tutelle du MESRSTIC et du ministère de la Défense, ces établissements de haut niveau assurent des cours sur leurs différentes plateformes. « Et avec une rigueur à laquelle nous tenons, pour la respectabilité », tient à préciser le directeur de l'IPGEI, Dia Amadou Tidjani. L'IPGEI prépare, en deux ans, aux concours d'entrée aux écoles d'ingénieurs nationales (cycle ingénieur ESP et Académie navale), françaises, tunisiennes et marocaines. On y accède avec un baccalauréat des séries scientifiques (maths/physique/science). Les professeurs sont tous des agrégés, autant dire pour les élites ! ■

ENTRETIEN

« LE GOUVERNEMENT A ÉTÉ RÉACTIF »

Trois questions au Dr Sidi Ould Salem, ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche scientifique, des Technologies de l'information et de la communication, porte-parole du gouvernement mauritanien.

La Covid-19 a été l'invitée surprise de l'année 2020. Quel a été l'attitude du gouvernement ?

Réactive, avec la mise en place dès le 28 janvier 2020 d'un Comité interministériel de veille. Le pays s'est distingué avant même le premier cas officiellement déclaré, à la mi-mars. Et, fin avril, après avoir enregistré un décès, les mesures ont porté sur la fermeture des frontières, des commerces non essentiels et l'instauration d'un couvre-feu. Puis un programme de sensibilisation offensive a été engagé avec des équipes de santé dotées du matériel nécessaire pour le diagnostic du virus et la surveillance des patients. Les personnes en provenance de l'étranger étaient mises en quarantaine, le temps de s'assurer de leur état. La Mauritanie s'est dotée aussi d'un Plan national multisectoriel de riposte avec une préoccupation de veille économique en vue d'atténuer l'impact socio-économique du virus et maintenir l'accès aux services de base, plus une surveillance de nos frontières par l'armée. Le coût de ce plan s'élève à 24 milliards MRU (plus de 643 millions de dollars).

En tant que ministre de l'Enseignement supérieur, quelles mesures avez-vous prises ?

Les cours en présentiel ont été arrêtés en avril. Puis des stratégies ont été mises à la disposition des établissements d'enseignement supérieur, dont la plateforme en ligne de l'Organisation arabe pour l'éducation, la culture et les sciences (ALECSO), ainsi que les solutions de Microsoft Teams pour l'éducation et de Google Classroom. Les professeurs numérisent et partagent leurs cours via ces plateformes. Et, pour atténuer l'impact des retards, les dates des examens finaux ont été reportées en septembre. Avant, en juillet, sont organisées les soutenances de thèses et de mémoires de masters.

Et pour les étudiants, les laboratoires de recherches... ?

Des mesures d'accompagnement sont en préparation. Elles porteront surtout sur le renforcement du numérique, avec des abonnements internet à prix réduits pour les étudiants. Aussi l'organisation renforcée de formations en conception de contenus pédagogiques pour l'enseignement à distance, des évaluations de candidatures et de concours en ligne. Pour la rentrée universitaire 2020-21, plusieurs mesures sont envisagées. Entre autres, le port obligatoire du masque, le doublement des bus de transport de la ville au campus, mais aussi des aménagements sanitaires pour le lavage des mains et désinfections régulières des espaces communs, salles de cours, halls, terrasses... ■

RISQUES SANITAIRES ET INQUIÉTUDES ÉCONOMIQUES

En quatre points, l'économiste Pascal Petit* cherche à apprécier les impacts de la pandémie de Covid-19 sur les économies africaines : vulnérabilité du continent, résilience africaine, incertitudes sanitaires, contrecoup économique.



▲ À la mi-mai, le nombre de morts liées au virus ne s'élevait en Afrique qu'à 1 % du total alors que l'Afrique représente 17 % de la population mondiale. Mais le faible nombre de tests réalisés entraîne une certaine sous-évaluation du nombre de personnes contaminées.

La première caractéristique de la diffusion du coronavirus fut la rapidité de sa diffusion à l'échelle du globe. Partie de Chine au tournant de l'année 2020, cette pandémie a d'abord été l'objet d'une spectaculaire mesure de confinement de la province de Wuhan, mais il s'est avéré très rapidement que quelques voyageurs suffisaient à transmettre le virus à l'autre bout du monde. C'est en Italie que cette démonstration a été la plus claire au début de février. La menace a alors été prise au sérieux à travers le monde et déclarée officiellement comme pandémie par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) le 11 février 2020.

Vulnérabilités africaines

La rapidité de diffusion de la Covid-19 fit craindre à la plupart des États que leurs systèmes de santé ne puissent faire face, en particulier pour traiter de façon appropriée, avec des respirateurs, les malades hospitalisés. D'où, dans nombre de pays, la décision de confiner les populations.

Dans ces conditions, tous les experts et les organisations internationales s'interrogèrent pour savoir comment des pays en développement allaient pouvoir échapper à des catastrophes majeures,

compte tenu de systèmes de santé particulièrement faibles – selon l'indicateur GHSI (Global Health Security Index¹), parmi les 72 pays ayant les systèmes de santé les plus vulnérables, 33 sont africains. À quoi s'ajoutait le caractère d'économies trop informelles pour mettre en œuvre des mesures de confinement efficaces.

Une résilience inattendue

Or, cette Afrique « mal partie » s'avéra au fil des mois beaucoup moins vulnérable que prévu. À la mi-mai, le nombre de morts liées au virus ne s'y élevait qu'à 1 % du total alors que l'Afrique représente 17 % de la population mondiale. Tous les pays et les organisations internationales cherchèrent alors à expliquer la faible diffusion du virus et le faible nombre de morts provoquées.

Les explications avancées sont multiples. La jeunesse de la population a été évoquée en premier lieu, 97 % de la population a moins de 65 ans contre 83 % dans les pays de l'OCDE... Le fait que les pays africains connaissent des températures plus élevées, alors que le virus se conserve moins bien et est donc moins contagieux dans les pays chauds, a aussi été avancé. Autre facteur évoqué, le fait que les populations africaines connaissent des épidémies diverses de façon endémique (dont le paludisme et Ebola), ce qui conduit les populations à

la fois à suivre des traitements divers (comme le vaccin BCG contre la tuberculose ou la nivaquine contre le palu) qui sont susceptibles d'atténuer les effets de la maladie, mais aussi à renforcer les comportements de « distanciation sociale » (distance de sécurité).

Un effet retardé ?

De fait, la diffusion du coronavirus en Afrique ne s'est effectuée qu'avec un certain retard : le premier cas n'a été signalé en zone subsaharienne que le 28 février, les flux intercontinentaux de personnes étant moins importants que dans le reste du monde. Par ailleurs, les institutions africaines se sont mobilisées très rapidement. Dès le 27 janvier, le Centre de contrôle et de prévention des maladies (CDC) de l'Union africaine, dirigé par le virologue camerounais John Nkengasong, a su réagir en urgence et beaucoup de pays ont pris très tôt des mesures.

Mais certains éléments laissent penser que la crise sanitaire n'en est peut-être qu'à ses débuts en Afrique. Il est en effet plus difficile de maîtriser les flux migratoires internes sur le continent, ce qui pourrait favoriser de nouvelles diffusions. En outre, le faible nombre de tests réalisés conduit à une certaine sous-évaluation du nombre de personnes contaminées. Ainsi, début mai, au Nigeria, l'État le plus peuplé d'Afrique, 60 tests par million d'habitants avaient été réalisés, à comparer aux 19 000 tests par million réalisés aux États-Unis. On comprend dans ces conditions qu'un rapport de l'Uneca (United Nations Economic Commission for Africa) fin avril évoquait un scénario nettement moins favorable avec 122 millions de personnes contaminées et quelque 300 000 morts !

Un contre-coup économique certain

Au-delà de ces incertitudes sur l'évolution de la pandémie en Afrique, il est en revanche certain que l'arrêt de l'économie mondiale pendant ces premiers mois de 2020 va avoir des répercussions sur les économies africaines.

Les industries extractives, sources de ressources importantes pour de nombreux pays, vont être particulièrement impactées, qu'il s'agisse de pétrole ou de minerais divers. Cette récession d'origine externe va toucher durement des pays déjà souvent endettés, parfois touchés eux-mêmes par le confinement imposé par la pandémie. Vont s'y ajouter des dégâts d'un autre ordre : ceux liés au changement climatique, mélangeant périodes d'extrême sécheresse et événements catastrophiques. D'où l'importance des soutiens qu'apportera l'aide internationale. Le soulagement des dettes devient une question cruciale que l'apparente résilience des économies africaines risquait d'avoir mis au second plan, mais que l'on voit revenir sur l'agenda de l'Union européenne comme du G20. Mais les tensions entre les États-Unis et la Chine risquent de nuire à la mobilisation internationale en faveur des pays en développement. Les moyens qui seront donnés à l'OMS pour assurer une certaine sécurité sanitaire à l'échelle du globe auront à cet égard valeur de test. Les inégalités des situations des systèmes de santé restent

criantes : on compte 2 000 ventilateurs pour l'ensemble des hôpitaux publics de 41 pays africains contre, à titre de comparaison, 170 000 ventilateurs dans les hôpitaux aux États-Unis (et 10 pays africains n'ont aucun ventilateur !).

Que faire ?

Quelles politiques mener pour répondre à ces défis avec toutes ces incertitudes ? Les quatre problématiques qui précèdent valent peu ou prou pour l'ensemble de l'Afrique mais l'on ne doit pas pour autant négliger la diversité des situations des pays du continent. La façon dont chacun affronte les nouveaux défis de cette pandémie et les changements qu'ils vont induire dans les relations internationales vaut d'être étudiés⁽²⁾.

Mais déjà des analyses comparatives récentes sont riches d'enseignement pour orienter les politiques d'après crise. Avoir des agricultures mieux à même de répondre aux besoins des populations locales et des industries légères, pour tout à la fois créer des emplois à la hauteur des besoins de la poussée démographique et réduire leur dépendance aux importations, reste au cœur des stratégies gagnantes comme l'a montré une série d'études menées pour la Banque mondiale⁽³⁾. Améliorer les coopérations régionales, au sein de véritables corridors de développement serait aussi une importante condition de succès⁽⁴⁾. La valorisation industrielle des filières agricoles et minières reste un objectif que des États stratégiques peuvent espérer atteindre en ciblant infrastructures et coopérations, non seulement au plan régional mais aussi au niveau des communautés locales, pour tenir compte du nouvel état de l'économie mondiale et de son environnement⁽⁵⁾. ■

* Directeur de recherche émérite en économie au CNRS.

1. <https://www.ghsindex.org/>

2. Pour une analyse systématique des réponses apportées à ce jour, on pourra utilement consulter les rapports d'EMEA (Euro-mediterranean Economist Association) sur la Covid-19 : <https://research.euromed-economists.org/covid-19-research/>

3. Que l'on peut consulter sur le site : <http://econ.worldbank.org/africanmanufacturing>

4. Comme le rappelle Pierre Jacquemot : « L'industrialisation en Afrique en question », in *Afrique Contemporaine*, n° 266, AFD, Paris.

5. C'est en ce sens que l'on peut parler de la « nouvelle question africaine », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Hugues Bertrand (2018, éd. L'Harmattan, Paris).



▲ Dr John Nkengasong, directeur du Centre de prévention et de contrôle des maladies, Africa CDC.

HARRAGAS ET COMPAGNIE

Témoignant de l'enfer vécu par les candidats à l'émigration clandestine, *Europa*, la pièce du grand dramaturge, romancier et poète algérien Aziz Chouaki, disparu en 2019, est un soliloque puissant et émouvant.

Dans la baie d'Alger, tapis derrière des rochers, deux adolescents, Nadir et Djamel, rêvent de l'Europe en regardant les navires s'éloigner du port. Au péril de leur vie, ils vont embarquer avec d'autres migrants clandestins maghrébins, ceux qu'on appelle les *harragas* (ces « brûleurs » de visa), sur l'*Esperanza*, un rafiote qui fait route vers l'île italienne de Lampedusa.

Un duo comédien-musicien

Seul sur scène, un homme clame les frustrations et le désespoir de ces jeunes gens prêts à tout pour fuir un pays dont ils n'attendent plus rien : « Là-bas, l'air est propre, nickel, comme dans les pubs, pas comme notre merde ici... » Un peu comme dans les films muets, un musicien, Vasken Salakian, ponctue le récit du comédien au son du bouzouk, ce luth à long manche, rythmant avec subtilité la progression dramatique.

Incarnant tous les personnages à la fois avec une maestria exceptionnelle, Hovnatan Avédikian – le fils du cinéaste arménien Serge Avédikian dont la famille a fui le génocide –, qui met aussi en scène la pièce, réussit le tour de force de capter l'attention du spectateur par le seul jeu de la parole. Mais quelle parole ! Loufoque et poignante en même temps. « Il y a un tabou en France qui veut qu'on ne doive pas rire sur le drame, affirmait l'auteur aux journalistes du Monde Afrique à propos de sa pièce, en septembre 2018. Mais c'est pour moi la meilleure manière d'humaniser ces migrants. »

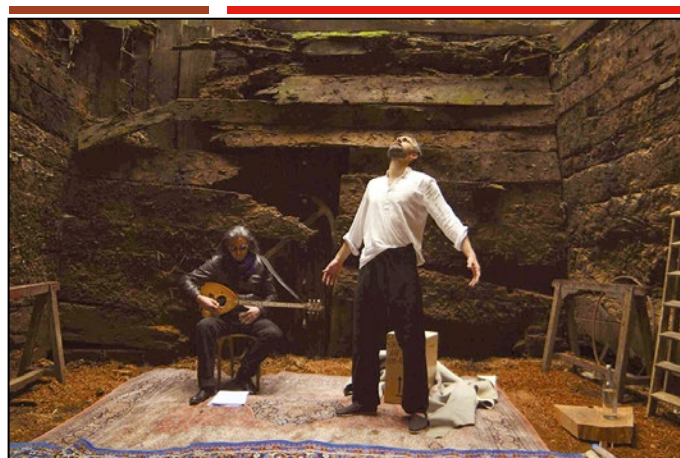
Pour rythmer son jeu, le comédien ôte et remet sa veste, chausse de temps à autre ses lunettes pour consigner quelques notes, monte sur une table d'où ses incantations prennent encore plus de force. Car l'heure du dénouement approche. Sur le bateau de fortune qui les rapproche des côtes italiennes, les migrants clandestins confient leurs émois et leurs espoirs. Mais les garde-côtes rôdent. Atteindront-ils leur eldorado ?

Une épopée d'aujourd'hui

Décédé en 2019 en France où il vivait, exilé, depuis 1991, Aziz Chouaki, l'auteur d'*Europa (esperanza)*, également poète et romancier, est une figure majeure du théâtre francophone. Il s'est fait connaître à la fin des années 1990 avec *Les Oranges*, monté à de nombreuses reprises tant en France qu'ailleurs dans le monde. Ses textes, dans lesquels il évoque les drames vécus par le peuple algérien, de la colonisation française au terrorisme islamiste et au phénomène des *harragas*, sont appréciés aussi bien de la critique

que du public. Son écriture, poétique et imagée, empruntant au français et à l'arabe, ne peut laisser indifférent. Le metteur en scène Jean-Pierre Martinelli, qui lui avait passé commande de cette pièce il y a plus de dix ans déjà et qui a attendu tout ce temps qu'elle soit montée, vantait chez son ami Chouaki « cette manière si personnelle de faire danser les mots, chavirer la syntaxe. Cette dextérité à créer de l'image avec ses mots, à s'imprégner de la violence du monde et à nous secouer de rire. Il y a chez lui quelque chose de Rabelais ou de Céline. Sa langue dynamite le réel. » Le plus fascinant dans *Europa*, c'est que l'histoire navigue en permanence entre la splendeur du mythe antique – on pense à Homère – et la réalité sordide de l'émigration clandestine d'aujourd'hui. Le propos passe à tout moment de l'épique au trivial.

Après avoir reçu un accueil enthousiaste au Festival Off d'Avignon 2019, la pièce a été sélectionnée pour le Masa (Marché des arts du spectacle d'Abidjan), le grand rendez-vous biennal des arts de la scène africaine qui s'est tenu du 6 au 14 mars 2020 dans la métropole économique de la Côte d'Ivoire. Présentée dans l'une des salles du Palais de la Culture de Treichville, *Europa (esperanza)* a été saluée avec la même ferveur par un nouveau public et par les professionnels venus, pour beaucoup, des pays francophones du Nord. « Les jeunes des quartiers populaires d'Alger disent qu'ils préfèrent être bouffés par les poissons que par les vers de terre, c'est puissant, non ? », déclarait encore Aziz Chouaki au Monde. Une puissance tragique dont *Europa* se fait la furieuse caisse de résonance. ■



▲ L'acteur et metteur en scène Hovnatan Avédikian et le musicien Vasken Salakian lors d'une représentation d'*Europa (esperanza)* au Lavoir Moderne Parisien, en 2018.

FFFMED

UNE RÉSIDENCE PAS COMME LES AUTRES

La première édition a eu lieu en 2018. Il a fallu attendre deux ans pour la seconde, qui s'est tenue... à distance. Retour sur une aventure méditerranéenne qui met en avant les films, les femmes et la francophonie.



J'ai voulu associer plusieurs passions à la fois : le cinéma, l'écriture et le voyage », nous disait Carol Mezher fin 2018 alors qu'elle venait d'organiser la première résidence Films Femmes Francophones | Méditerranée (FFFMED).

Avec une ambition : « Créer un espace de rencontres et de métissages de cultures dans le magnifique cadre de l'Institut français de Deir el-Qamar, niché au cœur de la montagne libanaise du Chouf, d'où je suis originaire. » Tel était le défi : organiser une résidence pour accompagner les cinéastes femmes des deux rives de la Méditerranée dans le développement de leurs premiers ou seconds films de fiction, le tout en français. La première édition avait ainsi accompagné 5 projets portés par 5 scénaristes-réalisatrices, dûment sélectionnées parmi 38 candidatures provenant de 10 pays du pourtour méditerranéen. Une vision de la région avant tout culturelle, par-delà la géographie.

Un programme sur mesure

Malgré la réussite de cette première édition, les bouleversements qu'a connus le Liban depuis 2019, ajouté à la pandémie de Covid-19, ont freiné l'organisation d'une seconde édition. Relancé par l'octroi d'une subvention du Fonds Image de la Francophonie, FFFMED a su proposer une édition intégralement en ligne, étalée sur trois semaines du 13 avril au 1^{er} mai. Une édition placée sous les auspices de la cinéaste libanaise Jocelyne Saab, disparue en 2019. Les 5 femmes scénaristes sélectionnées (par un jury comptant notamment Christophe Le-parc, secrétaire général de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes et directeur de Cinemed à Montpellier) ont bénéficié d'un programme de travail sur mesure, sous le tutorat de quatre spécialistes de l'accompagnement de longs-métrages : la programmatrice italienne de festivals et script-doctor Teresa Cavina, le réalisateur libanais Wissam Charaf, les deux associés français de la société de conseil en développement cinéma Initiative Film, Isabelle Fauvel et Hakim Mao. Parmi les cinq projets retenus figure *Ouz-kourini*, premier projet de long-métrage d'animation franco-libanais porté par Michelle Keserwany, qui a coécrit le film *Capharnaüm* de



▲ Séance de réunion en ligne entre partenaires et scénaristes FFFMED.

Nadine Labaki, Prix du jury au Festival de Cannes 2018. Coordinateurs du projet à travers la société de production Bande à part fondée par Carol, Mathilde Rouxel et Théo Caillat évoquent le déroulement de cette résidence en ligne qui a conjugué sessions collectives et individuelles avec un tuteur référent : « Par le dialogue et les suggestions pratiques des tuteurs, ces trois semaines ont permis à chacune de renforcer les pistes de développement des projets dès le stade de l'écriture. »

De foisonnantes rencontres professionnelles

Même virtuelles, les rencontres avec les professionnels ont été le point fort de cette seconde édition. Des invités de marque sont ainsi intervenus, dont le réalisateur d'animation Michel Ocelot, la scénariste Agnès Caffin, le script-doctor Jad Dani Ali Hassan, Guillaume Mainguet (coordinateur du Festival 3 Continents de Nantes et directeur des ateliers Produire au Sud), Mohamed Hefzy (président du Festival international du film du Caire) ou encore Giorgio Gosetti, (directeur des Giornate degli Autori de Venise), sans oublier les équipes du département Cinéma de l'Institut français, notamment Gabrielle Béroff-Gallard. Au total, cette présentation en ligne a réuni près de 30 producteurs, responsables de festivals et directeurs de programmes d'incubation des deux rives de la Méditerranée.

« FFFMED ayant vocation à faciliter la rencontre entre les producteurs et les scénaristes, appuie Carol Mezher, une session de pitches des projets était organisée à l'issue de la résidence. La durée allongée de la résidence et les rencontres professionnelles de fin de résidence ont considérablement fortifié la portée du programme pour les scénaristes. » De fait, elles ont contribué à agrandir le réseau de partenaires depuis la première édition : l'Organisation internationale de la Francophonie en premier lieu, mais aussi la plateforme de mise en relation internationale des scénaristes Paper to Film, Beirut Film Society, la Cinetek, la société de production libanaise Seat 26, l'Association des Amis de Jocelyne Saab. Ils rejoignent un réseau de partenaires comprenant la Cinémathèque française, la société de production libanaise Né à Beyrouth Films, l'Institut français du Liban, TV5 Monde et... *Le français dans le monde* ! ■



▲ Avec Malik Sarr, ambassadeur du Bureau régional de l'OIF pour l'océan Indien. ▲▲ Avec les libraires de Niamey (voir rubrique du FDM n° 3).

« MON ENGAGEMENT EST TOTAL »

« Ma librairie francophone », une rubrique pour entendre les voix du livre en français partout dans le monde, par ceux qui en sont les premiers ambassadeurs. Pour ce numéro, **Loubna Joheir Fawaz**, directrice de « Vents du Sud », à Nouakchott (Mauritanie).

Quand je parle de notre librairie, certaines personnes me demandent : mais où se situe la Mauritanie ? Eh oui, aujourd'hui, pour entendre parler d'un pays, il faut qu'il y ait une catastrophe naturelle ou un attentat ! Et pourtant, la Mauritanie est un pays grand comme deux fois la France !

Je suis arrivée à Nouakchott en 1988. Deux ans plus tard, après être devenue le distributeur principal du magazine *Jeune Afrique*, avec mon mari nous avons ouvert l'Agence mauritanienne de distribution de presse (AMDP), pionnière dans le domaine. Très vite, le livre s'est imposé à nous comme une évidence. Dans la capitale mauritanienne, il n'existait, à l'époque, aucune vraie librairie francophone. En 1995, nous avons interrompu nos activités pour protester contre les autorités qui tentaient de mettre en place une taxation sur le livre. Dès l'année suivante, la librairie rouvrait sous l'appellation « Vents du Sud ». Pourquoi ce nom ? Car ce sont des vents favorables qui apportent la mousson et permettent la fertilisation des palmiers dattiers.

En 2001, la librairie Vents du Sud a été sélectionnée pour participer au colloque de Beyrouth consacré à la librairie dans l'espace francophone, organisé par l'Organisation internationale de la francophonie et France Édition. L'idée de l'Association internationale des Libraires francophones (AILF), dont Vents du Sud est membre fondateur, prit forme lors de ce colloque. De 1990 à 2008, j'ai assisté mon mari, Hassan Fawaz, dans son métier de libraire. C'était lui, l'amoureux du livre et, moi, j'étais la petite fourmi... En 2009, j'ai

repris la gestion de la librairie, qui a connu une véritable traversée du désert. Mais j'étais motivée pour ne pas fermer la seule librairie francophone du pays, lieu de rencontre et de convivialité des érudits, des amoureux de la langue française et du livre. Dans cette librairie généraliste, j'ai tenu à développer un rayon le plus complet possible sur la Mauritanie et à offrir une visibilité aux auteurs mauritaniens, francophones comme arabophones.

Dès 2011, j'ai été invitée au Salon du livre à Paris et la petite « fourmi » a découvert le monde de l'édition et les acteurs de la chaîne du livre. L'année suivante, j'ai rejoint l'AILF comme administratrice puis vice-présidente. Mon engagement de libraire est total. Je suis responsable de zone au sein de l'AILF, au service de mes confrères que je suis allée rencontrer lors de mission d'état des lieux à Conakry, Niamey et dernièrement à Libreville. Accompagner les libraires de ma zone à se professionnaliser, créer une synergie entre les acteurs de la chaîne du livre localement, encourager et aider la création de nouvelles librairies, ce sont des actions qui me tiennent profondément à cœur.

Dans les prochaines années, l'enjeu en Afrique subsaharienne sera la scolarisation des enfants. À ce jour, environ 70 % des enfants en 2^e année de primaire ne maîtrisent pas la langue française. Or la scolarisation et l'éducation passent obligatoirement par l'accès au livre. Pour cela, il faut encourager, aider et soutenir les libraires, favoriser l'ouverture de nouvelles librairies et leur permettre d'exister économiquement parlant, par l'accès à des marchés locaux. ■



Un livre préféré ? *Pieds nus à travers la Mauritanie* d'Odette du Puigaudeau (grand prix de l'Académie française en 1936).

Un ou une écrivain préféré(e) ? Sophie Caratini (anthropologue française, grande connaissance de la Mauritanie).

Un conseil de lecture ? *La Mauritanie contre vents et marées* de Moktar Ould Daddah (éd. Karthala, 2003).

Un coup de cœur ? *Je suis seul* de Mbarek Ould Beyrouk (éd. Elyzad, 2018).

Dernier livre lu ? *Les Enfants des nuages* de Sophie Caratini (éd. du Seuil, 1993).

La francophonie, pour vous c'est... ? La diversité culturelle avec comme langue commune le français, c'est le respect des droits humains quelle que soit l'origine ethnique ou religieuse.

TRANSMETTRE À KINSHASA

Julie Grimoud a deux passions chevillées au corps : le théâtre et l'enseignement. Après des expériences dans l'Hexagone, elle investit son énergie à Kinshasa, dans des projets de spectacles qui rassemblent responsables culturels, comédiens et élèves français et congolais.

Au cours de son jeune mais déjà très intense parcours, Julie Grimoud a toujours su expérimenter d'un côté le théâtre et de l'autre l'enseignement. Au point, grâce aux dispositifs mis en place par l'Éducation nationale, et à l'image d'une pièce du répertoire classique, que cela finisse par un mariage heureux entre ses deux passions.

Professeur de français aux lycées de Taverny puis de Nanterre, ainsi qu'en classe relais à Paris, elle y a dirigé avec abnégation (la jeune femme est déterminée, et le mot est faible) des ateliers théâtre, et a même réussi à emmener sa troupe d'élèves deux années de suite – avec *Antigone* de Sophocle et *Victor ou les enfants au pouvoir* de Roger Vitrac – dans un festival en Bulgarie. Elle a, en cette dernière année scolaire, largement élargi son horizon en candidatant pour un poste hors des frontières de l'Hexagone : à Kinshasa, en République démocratique du Congo. Une destination qui, contrairement à d'autres apparemment plus attractives, n'était pas franchement courue...

Pédagogie sur scène

Le destin réserve toujours d'étranges détours : le temps de se renseigner sur le pays, Julie Grimoud, nommée au lycée français Descartes de la capitale congolaise, a rapidement pris ses marques. Quelques mois seulement après son arrivée, la voilà déjà parfaitement intégrée à la vie kinoise. Davantage, même. Elle en est partie prenante, avec des projets qui tournent bien sûr – on s'en serait douté – autour du théâtre et de la poésie.

L'Institut français, qui est un lieu culturel incontournable à Kinshasa pour les artistes congolais, jouxte le lycée. Il n'a pas fallu attendre longtemps pour que la jeune femme rencontre ses responsables et s'entende avec eux sur des projets de belle envergure pédagogique. Elle a ainsi monté, avec trente-cinq élèves, *Un rêve à l'école*, avec des textes poétiques français, dits dans toutes les langues des élèves pour fêter les 55 ans du lycée Descartes, en novembre dernier. Et comme les instances éducatives voient plutôt les choses d'un bon œil, tout concourt à ce que Julie Grimoud puisse développer ses très nombreux projets...

Une intense activité

D'autant que de sa propre initiative la jeune femme s'est mise en relation avec les artistes et responsables culturels du cru : les comédiens et metteurs en scène Christiane Tabaro et Michaël Diskanka, mais aussi Israël Tshipamba, le directeur du Tarmac des au-



▲ Julie Grimoud, présentant des œuvres de l'auteur jeunesse Christian Epanya dans le cadre du projet littéraire MutuBuku 2020, à l'école congolaise « Les Vaillants Héros », en février dernier.

teurs. C'est là qu'elle a découvert *À la guerre comme à la Game Boy* d'Edouard Elvis Bvouma et a immédiatement élaboré des actions autour de ce spectacle.

Elle a aussi, dans le cadre de la Fête du livre qui s'est tenue en février dernier, mené un atelier d'écriture à l'école « Les Vaillants Héros » de la commune de Kimbanseke dans le cadre du projet MutuBuku 2020, qui s'est doublé d'une coopération éducative entre élèves de cette école et ceux du lycée français autour d'une rencontre avec l'auteur et illustrateur de littérature jeunesse Christian Epanya. « *C'était une joie, a avoué Julie Grimoud, parce que là, il y a eu rencontre et dialogue, en vrai. J'ai été tellement heureuse et tellement fière de mes élèves du Lycée français de Kinshasa, tellement heureuse et honorée d'être accueillie dans cette école des Vaillants Héros, par son directeur, par ses enseignants si courageux et si entiers. Et tant pis si l'expression est hyperbolique (ou tant mieux), il en faut beaucoup trop pour en faire assez !* »

Julie prévoit également de monter *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux sous la Grande Halle de l'Institut, et une petite forme poétique avec d'anciens enfants des rues (les « shégus ») dont s'occupe l'association One Love. Elle projette encore des ateliers d'écriture critique au Tarmac, ainsi qu'un atelier théâtral en 2021 autour de textes de Sony Labou Tansi. Liste non close. À bien y regarder toute l'activité de Julie Grimoud relève d'une seule et même démarche : mettre en exergue les vertus de la langue (la chair des mots) à travers l'esprit et le corps. ■

10 SUR 10 EN AFRIQUE

De résidences en festivals, voilà près de 5 ans que le programme 10 sur 10 sillonne le monde et permet à des jeunes de tous horizons d'apprendre le français par le théâtre grâce à des pièces contemporaines et originales. Il était donc logique qu'il s'ouvre au plus grand continent francophone. Retour sur une aventure africaine qui ne fait que commencer.



© Dameducation

Au festival de Dakar, en 2019.



On m'a toujours dit deux choses sur l'Afrique. La première : l'avenir de la langue française et de la francophonie, c'est l'Afrique. La seconde : l'Afrique, soit tu aimes soit tu détestes, il n'y a pas d'entre-deux. »

Du premier constat, Jan Nowak, le plus francophone des Polonais qui a créé avec Iris Munos « 10 sur 10 – Pièces francophones à jouer et à lire », ne pouvait tirer qu'une conclusion : après plusieurs formations et festivals organisés en Europe mais aussi en Amérique (du Nord et du Sud), il fallait à tout prix se rendre sur le continent africain. Et pour ce qui est de la seconde phrase, eh bien, c'est là aussi une aventure théâtrale, tout du moins rocambolesque : « Mon premier séjour africain – pour une formation au théâtre en classe de FLE, en septembre 2018 – était dur, fatigant, plein de mauvaises surprises, confie-t-il. Je me suis dit : jamais plus. Mais un mois après, j'étais de nouveau au Sénégal, et cette fois-ci je travaillais uniquement avec des Sénégalais. Là, tout a changé, j'ai appris "la vraie Afrique", la vraie teranga et depuis, chaque séjour est une fête, un pas de plus pour comprendre le continent et le vivre mieux. »

Des pièces spécifiquement africaines

Chaque séjour ? Oui, car depuis cette première visite, masters classes, rencontres professionnelles et festivals se sont succédé, au Sénégal donc, mais aussi au Cap-Vert, en Tunisie et en Guinée. Point d'orgue de l'année 2019 : la première résidence d'auteurs 10 sur 10 en Afrique. Elle s'est tenue du 28 novembre au 15 décembre derniers à Saint-Louis, à 300 km au nord de Dakar. Et les pièces sont désormais réunies dans un volume qui vient tout juste de paraître : déjà le septième de la collection ! Jusque-là, toutes les résidences s'étaient déroulées en Pologne (ainsi que la dernière en date, en février à Sopot, pour une résidence « Solidarité » en hommage aux 40 ans du mouvement Solidarność).

Des auteurs africains avaient déjà été invités, mais jamais avec cette diversité : Cameroun, Congo, Guinée, Togo, Maroc, sans oublier bien sûr le Sénégal avec Saïd Mouhamed Ba (voir témoignage), étaient représentés, en plus de la Belgique, du Canada et de la France.

Cette présence démultipliée, de même que cette inédite résidence africaine, ont leur raison d'être. Car si la grande idée de 10 sur 10 est d'offrir à un jeune public des pièces courtes, adaptées à leur condition d'apprenants mais surtout à leur époque, elles n'en sont pas moins éloignées en majorité des réalités africaines. Or, même une autrice française comme Rebecca Vaissermann (voir témoignage) est partie d'une problématique sénégalaise. L'occasion pour les enseignants et leurs élèves, lors d'un prochain festival en Afrique, de s'approprier des textes qui leur ressemblent. Car chaque festival 10 sur 10 a un même but : que plusieurs classes se retrouvent pendant quelques jours afin de jouer les pièces du répertoire travaillées pendant l'année scolaire, le tout dans une ambiance incroyablement festive et créative.

Au Sénégal, c'était déjà un *bis repetita* : « Nous avons coordonné 700 élèves et 28 classes, près du double de l'an passé, et l'organisation logistique était un vrai casse-tête, d'autant plus que pour cette seconde édition le festival s'est produit à Saint-Louis, Dakar et La Somone, pendant 6 jours consécutifs, du 2 au 7 mars », confesse Annabelle Ostyn, directrice des cours à l'Institut français du Sénégal. Et l'équipe de 10 sur 10 ne s'est pas arrêtée là : dès le 9 mars et pour 3 jours, elle s'est posée en Guinée pour son premier festival organisé à Conakry, avec une dizaine de spectacles au programme.

Sénégal, Guinée : des festivals faits pour durer

Deux professeurs guinéens découvraient le projet. Ibrahima Fanta Camara, du lycée Kipé, lui a trouvé deux avantages : l'un social, à même de créer « une amitié profonde entre les participants » ; l'autre,

culturel : « C'était un véritable brassage, les apprenants ont pu voir certains dramaturges européens qui ont parlé de leur vie professionnelle et serviront de modèle à ceux qui souhaitent faire du théâtre. » Mamadou Aguibou Sow, venu avec sa classe du collège Harunaya, pense que si « le festival a suscité un grand engouement chez les élèves », c'est surtout pour lui « une des meilleures façons de promouvoir la francophonie et la langue française en Afrique, où les langues africaines commencent à prendre le dessus et interfèrent. »

Cette réalité linguistique est à prendre en considération lorsqu'on parle de francophonie, particulièrement africaine. Si les niveaux sont disparates, selon les pays et selon les villes, le français n'est pas une « langue étrangère » mais plutôt une « langue seconde ». « La grande majorité de nos élèves maîtrisent cette langue, indique ainsi Sandrine Aboukhalil, enseignante de CM2 à l'école Aimé Césaire de Dakar, qui étrennait sa seconde participation au festival 10 sur 10. Mais cette expérience a été une des plus belles vécue en tant qu'enseignante. Pour tout ce que j'ai appris, les compétences que j'ai développées, mais surtout pour la relation particulière que j'ai pu tisser avec mes élèves. Nous passons de 6 à 7 mois à travailler sur ce projet et cela crée un climat de classe très agréable, avec une profonde cohésion. Les enfants apprennent à se faire confiance, à lâcher-prise et à se surprendre. Certains se dévoilent et brillent le jour de la représentation. En résumé, ce projet est une mine d'or pour les profs comme pour les élèves, en termes d'apprentissage de la langue mais surtout parce que c'est une merveilleuse expérience de vie. » Ce que confirme l'une de ses collègues d'Aimé Césaire, Assia Chiam : « J'espère que l'aventure continuera, car je me rends compte combien les élèves s'épanouissent tout au long de leur formation théâtrale, les répétitions leur apportent détente et assurance, développent leur diction et enrichissent leur lexique en français. »

« D'autres pays africains vont rejoindre le programme 10 sur 10, assure Jan Nowak. Cela prendra juste un peu plus de temps car avec la Covid-19 mes voyages au Nigeria, Sierra Leone, Rwanda, Niger, Afrique de Sud, ont été annulés. J'ai d'ailleurs failli rester en Afrique pour de bon car l'Europe a fermé ses frontières quand j'étais en Guinée. Je suis rentré par chance avec le dernier vol qui quittait le pays ! D'un côté, j'avais un peu peur de ne pas pouvoir rentrer, mais aussi une sorte de joie que mon séjour se prolonge chaque jour. » Qu'Assia se rassure : l'aventure continuera. ■

TÉMOIGNAGES

« SE DÉFAIRE D'UNE VISION ETHNO-CENTRÉE DU MONDE »

REBECCA VAISSERMANN, AUTRICE ET COMÉDIENNE FRANÇAISE



© Katia Shalnikova

« Un premier séjour à Saint-Louis pour une résidence d'écriture entourée de 9 autres auteurs venus de 9 pays différents. Un second entre Dakar et La Somone pour assister aux festivals 10 sur 10 et rencontrer plus de 700 jeunes en 6 jours. Changer de pays, de continent et de saison, pour venir découvrir la *teranga*, cette forme d'hospitalité profondément ancrée dans la culture sénégalaise et se dire que le change-

ment a du bon – *La boîte de Sopi*, qui signifie changement en wolof, est d'ailleurs le titre de la pièce que j'ai écrite là-bas. Car découvrir un pays et sa culture – des pays, et des cultures –, c'est avoir la possibilité de se défaire d'une vision ethno-centrée du monde, et contribuer ensemble à tisser cette bannière de la francophonie qui nous relie, riche de nos points communs comme de nos différences. Et dans ces moments grandioses de rencontre et de partage, c'est croire à une autre notion, venue d'Afrique du Sud cette fois : *ubuntu* – “Je suis parce que nous sommes.” » ■

« UNE DIMENSION PÉDAGOGIQUE ET DIDACTIQUE »

SAÏD MOUHAMED BA, AUTEUR ET ENSEIGNANT SÉNÉGALAIS



© Katia Shalnikova

« En tant qu'auteur, la résidence 10 sur 10 de Saint-Louis a été une aventure magnifique, une belle expérience humaine et professionnelle. Et en tant que professeur de français, apprendre la langue par le théâtre est pour moi d'une efficacité insoupçonnée ou mal évaluée. Et comme ces textes passent souvent par les écoles, je souhaiterais qu'y soit toujours greffée une question pédagogique. Ainsi ma pièce parle de l'excision, du mariage forcé et de la violence conjugale. C'est l'histoire d'une jeune fille qui ne veut pas marcher sur les traces de sa sœur sacrifiée par la société. Ainsi, le jour de son anniversaire elle refuse de couper son gâteau car le couper, c'est être excisée, mariée de force, puis mourir sous les coups d'un homme “giga puissant”. D'où le titre : *Le Gâteau d'anniversaire*. À cette dimension pédagogique s'ajoute l'exploitation didactique des pièces que peut faire chaque professeur. Ainsi, à la fin de mon texte, j'ai sciemment travaillé sur le champ lexical du vent et sa gradation. » ■

Au festival de Conakry, en mars dernier.



© Drameduction

Résidence d'auteurs à Saint-Louis, en décembre 2019.



© Drameduction

LECTURE DE « LA PESTE » UNE PRÉPARATION À LA VIE

FICHE RÉALISÉE PAR ABDOULAYE SECK

NIVEAU : **LYCÉE**

DURÉE : **2 H POUR LES ACTIVITÉS DE LECTURE**

1 H PAR ACTIVITÉ DE PRODUCTION

OBJECTIFS

■ **Général** : En ces temps de pandémie liée à la Covid-19 qui met au pas la planète entière, les esprits ne peuvent pas ne pas se tourner vers *La Peste* d'Albert Camus. Certes, c'est un roman, donc une œuvre de fiction, mais si la connaissance livresque ne peut égaler l'expérience vécue, il est des livres qu'il

faut avoir lus avant d'affronter la vie. Ce roman en est indubitablement un. Le but est de faire prendre conscience aux élèves de l'importance de la lecture comme préparation à la vie.

- **Éducatif** : faire redécouvrir l'importance de la lecture des grands classiques de la littérature francophone ; susciter la réflexion sur le monde post-Covid-19.
- **Pédagogique** : initier les élèves des lycées à la démarche de la lecture méthodique d'un texte littéraire ; susciter chez les élèves l'envie de redécouvrir la profondeur de la pensée d'Albert Camus ; créer une activité interdisciplinaire avec le cours de philosophie autour d'une thématique qui pourrait « La vie après l'expérience de la pandémie de Covid-19 ».

MISE EN ROUTE

• Présentation

– Avant de distribuer le texte à étudier, l'enseignant présente l'auteur et l'œuvre.

La Peste est un roman d'Albert Camus publié en 1947, aux éditions Gallimard.

Albert Camus est un écrivain, philosophe, romancier, dramaturge français, né en 1913 en Algérie. Il a été aussi journaliste et s'est engagé dans la Résistance française durant la Seconde Guerre mondiale (1939-1945). Il est mort en 1960 dans un accident de voiture.

– On peut évoquer deux notions centrales de la pensée philosophique de Camus : l'**Absurde** : l'écart entre le désir d'éternité de l'homme et la contingence de la vie humaine ; la **Révolte** : le refus de cette situation imposée à l'homme par la métaphysique.

• Situation de l'extrait

– Bref résumé de l'histoire

Exemple : *Nous sommes dans les années 1940, la peste est déclarée à Oran ; la ville est mise en quarantaine. D'abord pris au piège, en proie à la terreur, les gens finissent par s'organiser pour faire face. Quelques personnages principaux : le docteur Bernard Rieux, Jean Tarrou le révolté, Joseph Grand, l'employé de la mairie, écrivain raté, le juge Othon, le journaliste Rambert, le père Paneloux, Cottard. Finalement, la chaleur arrivant, la maladie s'en va.*

– Le passage proposé constitue l'**épilogue** de l'histoire.

DÉROULEMENT DE LA SÉANCE

• **Modalités** : les activités de lecture se feront en travail de groupe. Chaque groupe désigne un rapporteur chargé de présenter les résultats du travail.

L'enseignant distribue les photocopies de l'extrait p. 29.

• Lecture et compréhension globale

– La première lecture sera une **lecture magistrale**. À la suite de cette lecture par l'enseignant, les élèves effectuent par groupe un

travail de **compréhension globale** : identification du personnage en scène, lieu, moment, action.

• Compréhension détaillée

On procédera à ce travail de compréhension à partir d'**axes d'analyse**. Les élèves devront lire très attentivement le texte et en relever les **indices** permettant l'interprétation. Chaque groupe présentera une synthèse partielle.

1. Analyse du **cadre spatio-temporel**

Relevé et interprétation des détails topographiques.

Relevé et interprétation des indicateurs temporels.

→ Synthèse partielle

2. Analyse du **point de vue narratif**

Définition du point de vue (*interne* : la méditation du docteur est le fil conducteur du récit).

Relevé des marques de progression (*connecteurs logiques*) et du souci de l'objectivité du témoin.

→ Synthèse partielle

3. Analyse de la **progression thématique**

À partir de l'étude des **champs lexicaux**, il s'agira de déterminer la progression thématique du texte : les éléments de la nature ; la joie humaine légitime ; la précarité humaine

→ Synthèse partielle

4. Analyse du **jeu des oppositions**

Ce passage est construit sur un jeu d'oppositions à faire rechercher et à interpréter par les élèves : le haut et le bas ; le passé et le présent ; le saint et le médecin ; la révolte et la délivrance ; la réalité et l'illusion

→ Synthèse partielle

• Synthèse générale

Le texte pourrait être interprété selon deux niveaux de sens.

– Niveau de **sens événementiel** : fin d'une épidémie, joie des populations et nécessité de se prémunir contre un autre fléau.

– Niveau de **sens philosophique** : révolte métaphysique d'Albert Camus, réflexion humaniste sur la condition humaine.

ACTIVITÉS DE PRODUCTION (1 H /ACTIVITÉ)

1. Lecture expressive

Cette activité pourrait se faire sous forme de **concours** entre les groupes.

Critères de qualité de la lecture : l'expression de la richesse rythmique ; l'expression de la richesse thématique ; la clarté de la diction ; la portée de la voix ; l'élan oratoire.

2. Expression orale

Débat en interdisciplinarité avec le professeur de philosophie à partir des deux citations suivantes extraites du texte et en rapport avec la situation de pandémie de Covid-19 :

« On apprend, au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser. »

« Le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais. »

3. Écriture

– Le travail de lecture analytique est une préparation au **commentaire composé**.

– Les citations proposées (et les réflexions nées du débat) peuvent être utilisées dans l'apprentissage de la dissertation.

– Autre piste pour la dissertation (après lecture de **l'œuvre intégrale**) :

« Le vrai roman, c'est celui dont la signification dépasse l'anecdote, la transcende, fonde une vérité humaine profonde, une morale ou une métaphysique. »

Montrer en quoi cette citation du romancier Alain Robbe-Grillet peut rendre compte de *La Peste* d'Albert Camus.

▼ Couvertures du célèbre roman d'Albert Camus en collection Folio (dernière parution) et du « Découverte » Gallimard sur l'auteur, réalisé par Pierre-Alain Rey (voir notre entretien dans *FDLM* n° 389, avec un dossier spécial pour le centenaire de la naissance de Camus, en 2013).



N.B. : Les indications typographiques (**gras**, *italique*, souligné) de l'extrait ci-dessous sont de l'auteur de la fiche. Ils constituent pour les élèves des repères pour la recherche d'indices.

ÉPILOGUE du roman d'Albert Camus, *La Peste*

Rieux *montait* déjà l'escalier. Le grand ciel froid scintillait au-dessus des maisons et, près des collines, les étoiles durcissaient comme des silex. Cette nuit n'était pas si différente de celle où Tarrou et lui étaient venus sur cette terrasse pour oublier la peste. La mer était plus bruyante qu'alors, au pied des falaises. L'air était immobile et léger, délesté des souffles salés qu'apportait le vent tiède de l'automne. La rumeur de la ville, cependant, battait toujours le pied des terrasses avec un bruit de vagues. **Mais** cette nuit était celle de la *délivrance*, et non de la *révolte*. Au loin, un noir rougeoiement indiquait l'emplacement des boulevards et des places illuminés. Dans la nuit maintenant libérée, le désir devenait sans entraves et c'était son grondement qui parvenait jusqu'à Rieux.

Du port obscur *montèrent* les premières fusées des réjouissances officielles. La ville les salua par une longue et sourde exclamation. Cottard, Tarrou, ceux et celles que Rieux avait aimés et perdus, tous, morts ou coupables, étaient oubliés. Le vieux avait raison, les hommes étaient toujours les mêmes. **Mais** c'était leur force et leur innocence et c'est ici que, par-dessus toute douleur, Rieux sentait qu'il les rejoignait. Au milieu des cris qui redoublaient de force et de durée, qui se répercutaient longuement jusqu'au pied de la terrasse, à mesure que les gerbes multicolores s'élevaient plus nombreuses dans le ciel, le docteur Rieux décida **alors** de rédiger le récit qui s'achève ici, pour ne pas être de ceux qui se taisent, pour témoigner en faveur de ces pestiférés, pour laisser du moins un souvenir de l'injustice et de la violence qui leur avaient été faites, et pour dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser.

Mais il savait cependant que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive. Elle ne pouvait être que le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des *saints* et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des *médecins*.

Écoutant, **en effet**, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. **Car** il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

INTERPRÉTER UNE REPRÉSENTATION GRAPHIQUE

FICHE RÉALISÉE PAR ABDEL KAABOUB

NIVEAU : LYCÉE OU 1^{ER} CYCLE UNIVERSITAIRE

OBJECTIFS

- Identifier les opérations à mettre en œuvre pour interpréter un visuel
- Repérer les marqueurs linguistiques spécifiques de l'interprétation d'un visuel

MATÉRIEL

- photocopies des supports d'observation et de travail

ÉTAPE 1 : IDENTIFIER LES OPÉRATIONS À METTRE EN ŒUVRE POUR INTERPRÉTER UN VISUEL

1. Les élèves prennent connaissance du **Document 1 (p. 31)**. L'enseignant les amène à mettre en relation des différentes colonnes du tableau proposé.

– Nous voyons que le numéro de la période est donné par la valeur de n la plus élevée.

– Le numéro du groupe est égal au nombre d'électrons de valence.

– Le sous-groupe A est réservé aux éléments des blocs « S » et « P ». Le sous-groupe B est consacré aux éléments du bloc « d ».

– Dans le même groupe, les éléments possèdent le même nombre d'électrons de valence car ils ont la même structure électronique externe. Ils auront de ce fait des analogies dans leurs propriétés

2. Les élèves prennent connaissance du **Document 2 (p. 31)**, puis comparent les trois mouvements de la courbe (état solide, état intermédiaire et état liquide).

– La plupart des corps augmentent de volume en fondant, en fonction de la température t .

– Avant et après la fusion, la courbe correspond à la dilatation normale du corps à l'état solide et à l'état liquide, la quantité de solide disparue laisse place à un plus grand volume de liquide.

– Au cours de la fusion qui se produit à une température constante t_f , le volume total du solide et du liquide augmente, la quantité de solide disparue laisse place à un plus grand volume de liquide.

3. **Réflexion collective** sur les opérations à mettre en œuvre pour interpréter un visuel, puis **élaboration collective** d'une **Fiche outil 1** sur l'organisation d'un commentaire.

ÉTAPE 2 : REPÉRER LES MARQUEURS LINGUISTIQUES SPÉCIFIQUES DE L'INTERPRÉTATION D'UN VISUEL

1. Les élèves relisent le Doc. 2. Ils repèrent dans le texte des structures linguistiques permettant son interprétation, puis recherchent un équivalent pour chaque structure linguistique repérée.

2. **Élaboration collective** d'une **Fiche outil 2** sur les moyens linguistiques utilisés pour interpréter une représentation graphique.

EXERCICES

1. Compléter les phrases ci-dessous en vous basant sur les indications entre parenthèses pour exprimer la comparaison :

a) Si N est le nombre total de molécules contenues dans le cube, $N/3$ molécules suivent le parcours qui vient d'être étudié, les deux autres tiers suivent des parcours (équivalence) entre les autres faces.

b) Si on chauffe un gaz en maintenant sa pression constante on constate que le volume v varie (variation proportionnelle) aux variations de température.

c) La masse des atomes est très petite. Même le (différence) lourd des atomes pèse environ 5×10^{-22} g.

d) Pour l'atome d'hydrogène, l'énergie d'ionisation est (équivalence) à environ 13.6 eV.

e) Un atome est dans son état (différence) stable (ou état fondamental), lorsque ses électrons occupent des niveaux d'énergie (différence) bas.

2. Remplacer le mot souligné par un équivalent.

a) À l'état neutre, l'atome a autant de protons que d'électrons.

b) Une fois la liaison covalente dative simple établie, elle est tout à fait similaire à une liaison covalente simple.

c) Si on considère une molécule hétéronucléaire (les deux atomes sont différents) de type A – B, les atomes ont alors des électronégativités différentes.

d) D'une façon générale, plus la dissemblance d'électronégativité entre les atomes est grande, plus le moment bipolaire de la molécule sera grand.

e) Il se forme toujours un nombre d'orbitales atomiques hybrides égal au nombre d'orbitales atomiques qui les constituent.

3. Compléter par un terme qui exprime :

a) l'équivalence

1. Dans le cas de la dilatation à volume constant v_0 , à température, on a : $P = P_0 (1 + \beta t)$. Dans les deux cas, la température est

2. Si les deux atomes liés au carbone asymétrique sont alors on compare les numéros atomiques des atomes liés aux atomes fixés sur le carbone asymétrique.

3. L'uranium 235 est fissile, le plutonium 239

4. Lorsque $\Delta T \rightarrow 0$, les pressions $p_1 p_2$ sont de $p'_1 p'_2$ à l'état liquide.

b) la différence

1. Lorsque l'énergie initiale est à l'énergie finale, il y a absorption.

2. Lorsque l'énergie initiale est à l'énergie finale, il y a émission d'un photon $h\nu$.

3. Le numéro atomique du plutonium est grand celui du radium.

4. La masse atomique du cuivre est grande celle du plomb.

c) la variation proportionnelle :

1. D'une façon générale, la différence d'électronégativité entre les atomes est grande, le moment dipolaire de la molécule sera grand, le pourcentage de caractère ionique sera élevé.

2. Pour définir le mouvement d'un point P en mouvement **(en)**

FICHE OUTIL 1

L'organisation d'une interprétation

• Analyser le graphique

L'analyse du graphique (ci-dessous) est la description avec des mots de ce que l'on voit sur le graphique. Pour cela, on doit :

- Repérer les axes, les unités, les échelles pour préparer son analyse
- Repérer les différentes parties du graphique
- Repérer les valeurs remarquables (le point commun, le maximum, le sommet...)

Une fois ces étapes effectuées au brouillon ou sur le graphique, on peut rédiger la phrase d'analyse en employant certains mots de vocabulaire spécifiques aux analyses de graphiques et en intensifiant d'autres...

• Interpréter le graphique

Je dois déduire des informations de ce que j'observe. Je dis ainsi pourquoi les valeurs du graphique augmentent, diminuent ou restent constantes.

Interpréter la représentation graphique d'un phénomène

=

Mettre en relation les informations données afin de rendre compte de ce phénomène

INTERPRÉTATION

d'un tableau

d'une courbe

Mise en relation des colonnes et des lignes

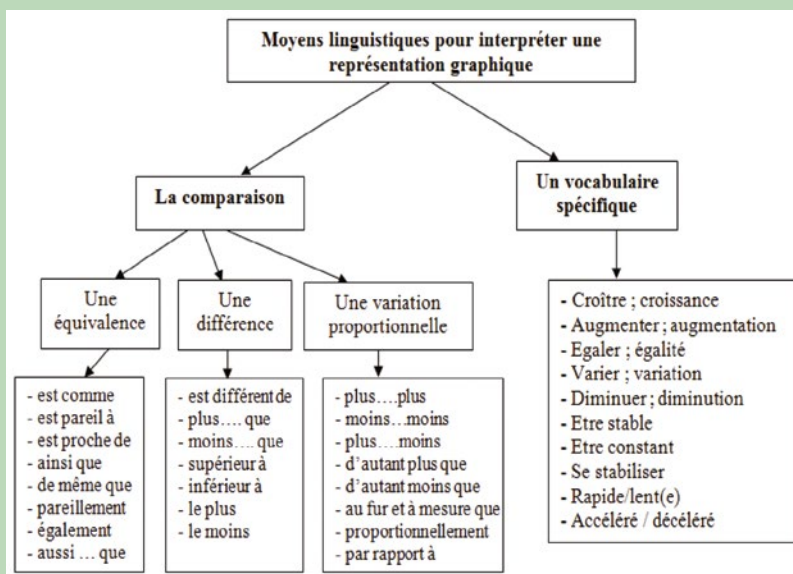
Décomposition de la courbe sur des intervalles

On compare les éléments :
- ligne à ligne
- par blocs

On décrit le comportement de la courbe sur chacun de ces intervalles et on les compare les uns par rapport aux autres

FICHE OUTIL 2

Moyens linguistiques pour interpréter une représentation graphique (tableau, graphe)



À PHOTOCOPIER

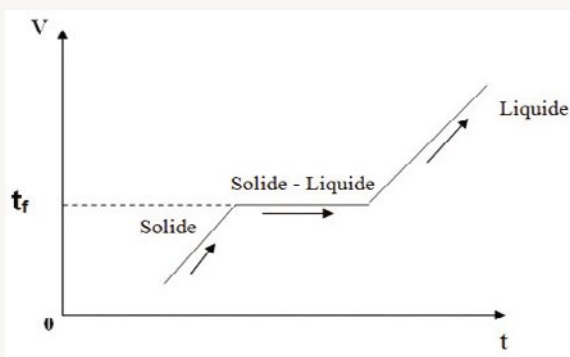
DOCUMENT 1

Tableau résumant les différentes situations du tableau périodique

Structure électronique	Nombre d'électrons de valence compris entre 1 et 8	Numéro du groupe	Sous-groupe	Bloc	Période
[gaz rare]nsx	x	x	A	S	n
[gaz rare]nsxnp _y	x+y	x+y	A	P	n
[gaz rare]nsx(n-1)					
dy avec x+y ≤ 8	x+y	x+y	B	d	n
[gaz rare]nsx(n-1)d10	x	x	B	d	n
[gaz rare]nsx(n-1)d10np _y	x+y	x+y	A	p	n

DOCUMENT 2 : Fusion franche

Sous une pression donnée, la fusion d'un corps commence à une température précise t_f . Cette température reste constante pendant toute la durée de la fusion. t_f est la température de fusion de corps.



(...) Suite de la page 30

..... à un référentiel R, il faut connaître la fonction $V_t \in \mathbb{R} \rightarrow \vec{OP} = r(t)$ ou 0 est un point de R.

3. Les carrés des durées de révolution sont aux cubes des grands axes.

4. Une approche des vitesses de réaction consiste à considérer une barrière d'énergie que doivent vaincre les réactifs pour qu'une réaction ait lieu. la concentration des espèces passant la barrière d'énergie est grande, la vitesse de réaction est grande.

5. La vitesse d'une réaction est au nombre de chocs entre molécules réagissant entre elles. Lorsque la fréquence des chocs augmente, la vitesse de la réaction augmente.

DÉCOUVRIR ET PRATIQUER L'ACROSTICHE

FICHE RÉALISÉE PAR ODILE GANDON

NIVEAU : **COLLÈGE/LYCÉE**

OBJECTIFS

- Découvrir un auteur béninois : Apollinaire Agbazahou
- Comprendre une pratique poétique : l'acrostiche

MATÉRIEL

- Photocopie du texte

MISE EN ROUTE

• Présentation de l'auteur

Apollinaire Agbazahou est un écrivain béninois. Inspecteur de l'enseignement secondaire du second degré, homme des lettres, enseignant de français, il est membre fondateur de l'association des professeurs de français du Bénin (APFB) et ancien président du Conseil d'administration du Festival international du théâtre du Bénin (Fitheb).

Bibliographie : *La Bataille du trône*, pièce de théâtre, 1997. *Kalétas, la mascarade*, trois récits, éd. du Flamboyant, 2000.

• Écoute du poème

– Avant de donner le texte, l'enseignant va lire le poème à haute voix, puis interroger les élèves : de qui s'agit-il dans ce texte ? *De Manu Dibango*. Qui est-ce ? *Un grand musicien d'origine camerounaise*. Quelle est la visée du poème, éloge ou critique ? *Éloge*.

Au cas où les élèves ne peuvent répondre, parce qu'ils ne connaissent pas ce musicien, c'est l'occasion de le leur présenter (voir p. 6-7) et de parler de sa disparition : on précise alors que l'éloge est un **hommage**.

– On distribue alors le texte aux élèves et on leur dit que ce texte a un **secret**, que l'on va découvrir. En effet, nous avons retiré le gras des premières lettres qui signalent l'acrostiche.

DÉROULEMENT DE LA SÉANCE

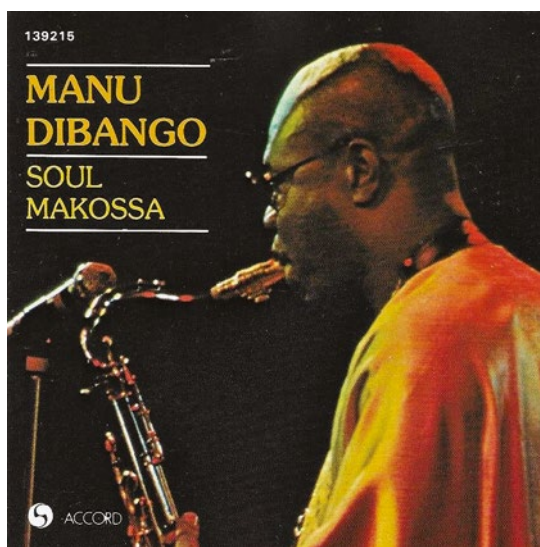
• Découverte du secret

On demande aux élèves de **passer en gras** la première lettre de chaque vers (occasion de préciser le retour à la ligne, qui signale qu'il s'agit bien de **vers**). On leur demande de lire verticalement les lettres en gras et ils découvrent le nom du musicien MANU DIBANGO, que l'on inscrit horizontalement au tableau. On leur explique alors qu'il s'agit d'un type de poème : l'**acrostiche**, où un mot est caché dans les premières lettres des vers.

• Lecture analytique

Une fois le secret découvert, on demande aux élèves de repérer dans le texte des indices :

– sur l'activité de Manu Dibango : *makossa* (*musique camerou-*



naise), balafon, djembé, saxo, rythme, musique. C'est l'occasion de signaler aux élèves que le morceau le plus célèbre de Manu Dibango s'intitule « Soul Makossa ».

– sur le sentiment de l'auteur du poème : *admiration* (*monument et légende, noble, suprématie, fierté, vénération, considération*)

– sur l'importance symbolique du musicien (pour les grandes classes) : *Manu apparaît comme un digne représentant de la culture africaine, s'inscrivant dans un héritage et créant pour l'avenir* (*noble descendant, race, élevé notre être, comme l'éternité, reconquise, pour toujours*).

• Lecture expressive

On peut répartir les onze vers entre les élèves (plusieurs groupes de onze, en fonction du nombre d'élèves dans la classe). Les élèves répètent, soignant la prononciation et respectant le rythme. On peut imaginer un petit **concours** entre les groupes, en prenant comme jury les élèves d'une autre classe.

• Écriture d'acrostiche

Une fois compris le secret de l'acrostiche, les élèves, par petit groupe, vont s'exercer à écrire un acrostiche. Chaque groupe choisira la personnalité à laquelle il veut rendre hommage. Attention : autant de vers que de lettres au nom de la personne choisie.

POÈME

Manu et makossa, monument et légende
Avec ton art, tu as tout régenté
Noble descendant des entrailles nègres
Uni à ta race, tu as élevé notre être
Dibango, tu résonnes comme l'éternité,
Inaltérable comme l'amour de leur été
Balafon, djembé aux rythmes endiablés,
Annoncent ta suprématie sur leurs airs frelatés
Notre fierté par toi reconquise au saxo suscite vénération
Grand Manu ! Ta musique sème considération et soumission
Ô Dibango, tu es gravé dans les souvenirs pour toujours. Salut l'artiste.

Apollinaire Agbazahou

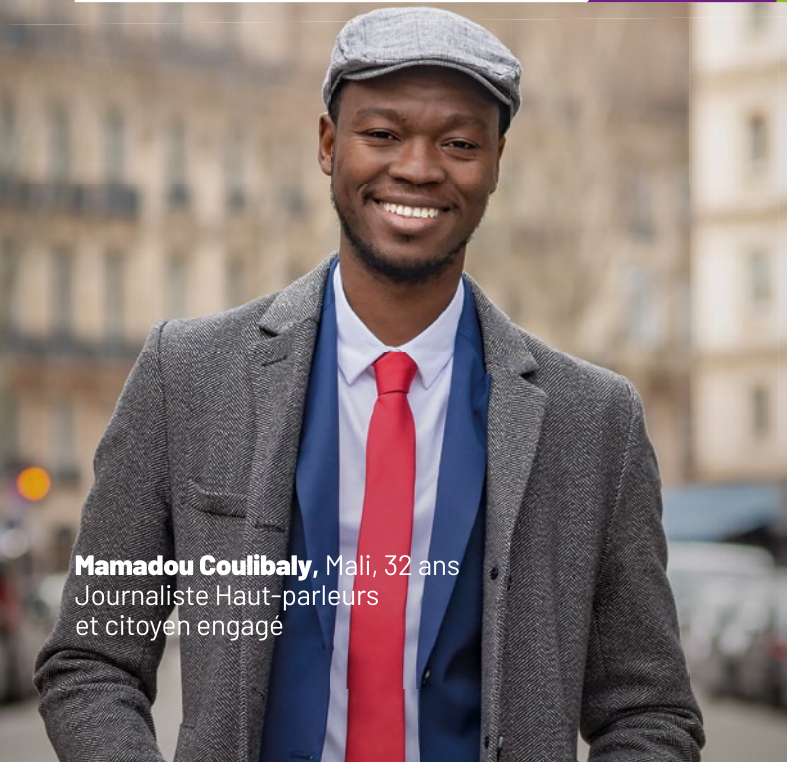


Aude Taligrot, France, 33 ans
Danseuse, entrepreneuse culturelle
et co-fondatrice de Zwazo



Astria Fataki, République
démocratique du Congo, 29 ans
Entrepreneuse sociale
Fondatrice d'Energy Generation
et de la Business & Energy School

Construisons ensemble la #Francophoniedelavenir



Mamadou Coulibaly, Mali, 32 ans
Journaliste Haut-parleurs
et citoyen engagé



Matina Razafimahefa,
Madagascar, 22 ans
Co-fondatrice et PDG de Sayna,
première école du digital à Madagascar



@OIFrancophonie
francophonie.org

ORGANISATION
INTERNATIONALE DE
la francophonie

20 MARS 1970 - 2020





**TV5
MONDE
PLUS**

La plateforme francophone mondiale

**CINÉMA + SÉRIES + CULTURE + DÉCOUVERTE +
DIVERTISSEMENT + JEUNESSE + ART DE VIVRE +
LANGUE FRANÇAISE...**



ISSN : 0015-9395
ISBN : 978-2-09-037336-3

